

sommaire du mensuel n° 195, avril 2026

■ Édito	4
■ Séminaire École	
Quelques aphorismes de Lacan	
« Tu ne me vois pas d'où je te regarde »	
(<i>L'Objet de la psychanalyse</i> , 18 mai 1966)	
Bernard Nominé, Dernière thèse sur <i>Les Ménines</i>	7
Nadine Cordova, Un œil sur le mur	10
Natacha Vellut, Velázquez et Frenhofer	15
Dimitra Giannaka, Voyons voir	20
Bernard Nominé, De la perspective à l'anamorphose	25
■ Fragment	
Le choix de Pastora Rivera Silva	29
■ Les Cercles cliniques	
« Comment débute une psychanalyse ? »	
<i>Devenir analysant</i>	
Yann Dujancourt, Participe... Présent !	31
Patricia Gavilanes, Devenir analysant	34
Jean-François Zamora, « Leurre de savoir »	
ou Des places dans le dispositif	36
Dominique Touchon Fingermann, Devenir analysant :	
position du symptôme, ou De l'embrouille au symptôme,	
ou encore D'un sac de nœuds à un nœud de signes	39
Kristèle Nonnet-Pavois, Un dispositif analytique pour l'énigme	42
Anastasia Tzavidopoulou, Le devenir analysant du tout-venant	44
■ XIII ^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL	
São Paulo, 23-26 juillet 2026	
Rendez-vous de l'IF-EPFCL	
« L'éthique de la psychanalyse et les autres »	
Diego Mautino, <i>Prélude 5</i> , L'éthique de la psychanalyse	47
Rencontre internationale d'École	
« Passe à l'analyste : apories du témoignage »	
Philippe Madet, <i>Prélude 1</i>	51

■ Pratique psychanalytique

Dominique Touchon Fingermann, Comment débute une analyse 54

■ Journée des cartels 2026

Marie-Thérèse Gournel, Nicole Rousseaux-Larralde
et Anne Meunier, Effet cartel 68

■ *Marginalia*

Marie-José Latour, « Le monde entier est un théâtre » 72

Directrice de la publication

Claire Parada

Responsable de la rédaction

Kristèle Nonnet-Pavois

Comité éditorial

Karine Benaben

Nicolas Bendrihen

Laurent Combres

Aurélie Douirin

Stéphanie Le Blan Subtil

Hélène Lefèvre

Anne Migliorini

Gilles Olombel

Patricia Robert

Élodie Valette

Jérôme Vammalle

Jocelyne Vauthier

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Édito

Un Rendez-vous et une Rencontre internationale d'École nous attendent donc en juillet prochain à São Paulo. N'est-ce pas étrange pour des psychanalystes, dont la pratique est le plus souvent bien casanière, en dépit des connectivités en expansion ? Il est vrai que les grands rassemblements planétaires sont passés dans l'*éthos* contemporain. On ne peut ignorer cependant que Lacan n'avait aucune inclination pour ces foules, et que rien ne lui était plus étranger que l'idée d'étendre « son École ». Il l'a d'ailleurs nommée École freudienne de Paris, on ne peut pas faire plus petit ! Il a refusé aussi qu'elle essaime, rejetant l'idée d'une École de Strasbourg, puis d'une École italienne. Voir à ce sujet la « Note aux Italiens ». Et quand il a fini par céder à la pression pour se rendre à Caracas, il a tenu à marquer la différence entre ce qui se faisait de loin, des « lecteurs » selon son terme, et ce qui se faisait de près, ce qu'il nommait ses élèves. Ce n'est pas que cette position doive servir de modèle, mais elle s'inscrit dans la logique de l'histoire de l'IPA qui, elle, fut expansionniste dès le début, créant de façon méthodique et conquérante des sociétés dans tous les pays d'Europe et du monde. *Realpolitik*, comme on dit. Mais comment Lacan n'aurait-il pas pensé que ce qu'elle exportait ainsi mondialement, c'était justement les insuffisances de sa garantie, tant éthiques qu'épistémiques. La fin de la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » est très claire sur ce point. Il fait peser la faute sur les épaules de Freud lui-même qui, dit-il, avec son association, n'aurait « pas rendu plus aisé au désir du psychanalyste de se situer » dans l'époque.

Qu'en est-il pour nous dans l'Internationale des Forums issue par scission depuis 1998 de l'Association mondiale de psychanalyse, l'AMP ? L'une et l'autre sont d'après un événement majeur : la dissolution par Lacan de son association École freudienne. On sait l'émotion, les luttes, les polémiques produites, mais quels que soient les détails et péripéties de l'histoire, cet acte visait une contre-expérience institutionnelle radicale : couper son

enseignement des configurations associatives des psychanalystes, au premier rang desquelles celle de son école, et il y a réussi, bien qu'il ait pris encore l'initiative en 1980 de « La cause freudienne », mais pas de l'ECF en 1981, contrairement à ce qu'elle prétend. Du coup, son enseignement court maintenant le monde, tandis que les associations les plus diverses qui s'en réclament prolifèrent dans tous les continents et toutes les langues – n'en déplaie à quelques prétentions hégémoniques à l'affût –, et la nôtre en fait partie, elle qui est directement issue par ses fondateurs de l'école de Lacan et de ses élèves.

Nos rendez-vous internationaux prennent sens de ce contexte institutionnel, car il laisse la voie libre, si on peut dire, pour s'y occuper de psychanalyse. Le thème choisi pour cette fois, « L'éthique de la psychanalyse et les autres », y est propice. Notre « transfert de travail » à l'enseignement de Lacan, dont les racines, au moins en France, remontent à son école, y sera à l'épreuve. En effet, il devrait s'agir si nous voulons être à l'heure de son orientation, de l'éthique de la psychanalyse telle qu'elle se pratique et se raconte aujourd'hui, de fait, ici ou là. De beaux débats et rencontres en perspective.

Colette Soler

SÉMINAIRE ÉCOLE

Quelques aphorismes de Lacan

« Tu ne me vois pas d'où je te regarde »

(L'Objet de la psychanalyse, 18 mai 1966)

Bernard Nominé

Dernière thèse sur *Les Ménines* *

L'aphorisme auquel nous consacrons ce soir nos commentaires a été prononcé par Lacan lors de son séminaire sur l'objet de la psychanalyse et spécialement lors de son étude sur le tableau de Velázquez : *Les Ménines*. Mais avant d'étudier le commentaire de Lacan inspiré de l'étude que Michel Foucault a consacrée à ce tableau dans *Les Mots et les choses*, j'ai pensé utile de vous faire part de la thèse de Manuela Mena Marqués, qui était conservatrice au musée du Prado en 2009 au moment où j'ai eu le privilège de pouvoir faire une conférence au musée devant le tableau des *Ménines* lors d'une visite privée qu'avaient organisée mes amis Carmen Gallano et Vicente Mira pour le forum de Madrid.

C'est après avoir fait nettoyer le vernis du tableau et l'avoir soumis aux rayons X que la conservatrice construit l'hypothèse que le tableau a été réalisé en deux temps.

Une première version peinte en 1656 aurait représenté la cérémonie de prestation de serment de l'infante Margarita en tant qu'héritière de la couronne d'Espagne.

Le premier indice qui a conduit Manuela Mena Marqués à faire cette hypothèse est le blanc pur de la manchette de la naine Bárbola qui attire le regard sur la position particulière de sa main gauche, qui semble tenir quelque chose entre le pouce et l'index. Un petit éclat qui était jusque-là passé inaperçu semble indiquer la présence d'un petit anneau d'or.

Par ailleurs, l'étude aux rayons X montre la présence d'un autre personnage sous la figure du peintre. Il s'agirait d'un page ou d'un majordome,

* ↑ Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 12 février 2026. Pour cette séance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » (*Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026, p. 329). Lors de cette soirée, Nadine Cordova, Dimitra Giannaka et Natacha Vellut ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

dans une position symétrique à celle de la suivante Isabel de Velasco, qui apporterait un sceptre à l'infante. Depuis que l'on a nettoyé le tableau, une étude minutieuse de la main droite de l'infante montre une première esquisse où Margarita lève la main comme pour refuser les friandises qu'on lui offre, démontrant ainsi qu'elle a la maturité nécessaire pour hériter du trône.

En 1656, Felipe IV décide de nommer Margarita comme héritière aux dépens de Maria Teresa, son aînée, qu'il vient de marier à Louis XIV. Étant donné que la reine Mariana ne réussit pas à donner un héritier au trône, Felipe IV décide d'introniser sa fille cadette dans une cérémonie que la première version de la toile de Velázquez commémore.

Dans son étude, la conservatrice du Prado note que la toile est faite de trois bandes verticales cousues. Or, si deux de ces bandes ont une largeur égale, la troisième, sur la gauche du tableau, est nettement plus étroite. D'où l'hypothèse que dans sa première version la toile devait être plus large et qu'elle a dû être redécoupée pour l'adapter à sa version actuelle.

En 1657 naît l'héritier tant attendu : Felipe Próspero. Le tableau perdait sa raison d'être, il fallait donc le modifier. C'est ce qu'aurait fait Velázquez en modifiant la partie gauche de sa toile. Il aurait alors peint son autoportrait par-dessus la figure du page et recouvert l'extrémité gauche du tableau par la grande toile retournée qui ne nous montre que son châssis installé sur le chevalet.

Cette seconde version est donc un jeu, un caprice offert au roi pour le remercier de l'obtention de la croix de Santiago que le roi lui a décernée en 1659. Cette seconde version daterait donc de 1659. Manuela Mena Marqués réfute ainsi la légende selon laquelle le roi lui-même aurait peint la croix de Santiago sur le buste du peintre après sa mort. Enfin, en étudiant les couleurs mises sur la palette du peintre, la conservatrice note qu'elles correspondent aux couleurs utilisées pour l'autoportrait. Ainsi, à la question que tout le monde se pose : qu'est-ce que Velázquez est-il en train de peindre ? Elle répond : pas les Ménines, le tableau était déjà peint, mais il est en train de peindre son autoportrait qu'il va reporter sur la toile peinte en 1656, se rajoutant ainsi pour la postérité en bordure du tableau de la famille royale.

Cette thèse de Manuela Mena Marqués ne change pas fondamentalement la valeur de l'étude de Lacan, pour lequel la toile de Velázquez démontre brillamment que le point d'où le peintre regarde n'est pas le point d'où on le voit. Entre les deux il y a une béance, que ce tableau exhibe et qui nous fait nous poser cette question curieuse de ce qui a bien pu se passer devant cette toile.

Généralement, devant un tableau on peut se poser la question de ce qu'il représente, mais on ne se pose pas la question de ce qu'il s'est passé devant la toile, car si ça a pu participer à l'élaboration de la représentation, ça ne peut pas en faire partie. C'est ce vide que Velázquez a su mettre à l'avant de sa toile et c'est ça qui nous regarde.

Nadine Cordova

Un œil sur le mur *

Une inquiétante étrangeté se produit quand on lit ou quand on entend : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde. » C'est peut-être pour cette raison que m'est venu ce titre : « Un œil sur le mur ».

Les références à l'œil et au regard dans l'art sont légion. De « T'as de beaux yeux, tu sais » prononcé par Jean Gabin dans *Le Quai des brumes* au *Chien andalou* de Buñuel, en passant par *Le Faux miroir* de Magritte et la scène du champ de seigle de Lol V. Stein... que d'œuvres les convoquent ! Pensons aussi aux effets de l'obscurité sur les enfants ou sur les sœurs Papin. Quant aux paroles et situations d'analysants, elles sont nombreuses. Je retiendrai dans *Étude sur l'hystérie* les effets d'un regard chez Fraü Cecilie. Malade, adolescente, elle avait gardé le lit, veillée par sa grand-mère. Elle s'était soudain mise à crier, ressentant une terrible douleur entre les deux yeux. Cette douleur réapparut trente ans plus tard. La malade déclara à Freud que sa grand-mère, qui était sévère, l'avait regardée d'une façon si « perçante » que ce regard avait pénétré fortement dans son cerveau ; elle avait eu peur, pensant que sa grand-mère s'était méfiée d'elle ¹. Enfin, de toutes les expressions de notre langue qui tournent autour du scopique, j'en propose une de notre temps : « D'où tu me regardes ? »

*  Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 12 février 2026. Pour cette séance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » (*Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026, p. 329). Lors de cette soirée, Dimitra Giannaka, Bernard Nominé et Natacha Vellut ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

1.  S. Freud et J. Breuer, *Étude sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1956, p. 143-144. En faisant part de cette idée à Freud, elle « éclata d'un rire sonore ».

L'œil

Pour le regard, Lacan s'intéressera à l'œil, à sa physiologie, à l'optique, il l'évoquera très tôt avec le bouquet renversé ². Il est vrai que l'œil est un orifice particulier qui contient un globe oculaire qui fait bouchon (contrairement aux autres ouvertures du corps) et une pupille qui fait tache dans le blanc des yeux. L'œil peut être impressionnant et peut susciter toutes sortes d'interprétations... Il est double et trouble, sorte de fenêtre qui s'ouvre et se ferme. Et puis, il y a l'œil fixe des statues, dont celui mi-clos de Bouddha, sorte de fente qui appelle à la contemplation ou bien qui fait énigme.

Nous savons que l'œil, les yeux, nous ont été décernés par le langage. Nommés, ils nous sont revenus divisés entre vision et regard ; divisés en vision, comme fonction, et en regard comme objet immanent de la pulsion scopique. À cause de son système anatomique complexe, l'œil occupe une place bien spécifique dans le champ pulsionnel. Cette proximité avec la vision pourrait bien expliquer pourquoi le regard élude plus facilement la castration, il nous entraîne vers tant de mirages.

Contexte – Les Ménines

Retenons que la structure scopique n'est pas la structure visuelle. C'est dans ce contexte qu'il s'agit d'aborder notre aphorisme, « tu ne me vois pas d'où je te regarde ». Nous le trouvons cité cinq fois dans les séances des 18 et 25 mai 1966 du séminaire *L'Objet de la psychanalyse*. Lacan cherche à cerner la fonction de l'objet *a* non spécularisable dans sa substance épisodique de regard. Son analyse n'est pas facile. Les leçons sont ardues, car il s'appuie sur la topologie, il fait notamment référence à la géométrie projective de Girard Desargues ³ et aux théories sur la perspective.

C'est entre le 11 mai et le 8 juin 1966 que Lacan propose d'éclairer ses développements à partir de l'œuvre de Diego Velázquez ⁴, *Les Ménines*. Et ce n'est pas un hasard si Michel Foucault est invité à la séance du 18 mai. Il vient de terminer *Les Mots et les choses* ⁵ qui s'ouvre sur le chapitre « Les suivantes », dans lequel il fait une analyse détaillée des *Ménines*. Lacan

2. ↑ Merveilleusement mis en scène par nos collègues de la commission d'organisation lors des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », Maison de la chimie, Paris, 29 et 30 novembre 2025.

3. ↑ Géomètre et architecte français, 1591-1661.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, op. cit. Lacan projette le tableau dans la leçon du 11 mai 1966 (p. 297).

5. ↑ M. Foucault, *Les Mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 19-31.

lui fait part de sa lecture du tableau. On retiendra la thèse qui répond au philosophe, il y a un objet qui oblitère le champ de l'apparence et de la représentation, que Lacan condense avec l'expression « la subjectivité de la vision ⁶ ». Pour l'illustrer, il nous fait entrer dans le tableau. Non seulement les personnages des *Ménines* se regardent, nous regardent, que regardent-ils ? Mais c'est aussi le tableau qui parle. Je veux dire que Lacan le fait parler à partir de deux personnages clefs dont voici le court échange : « Fais voir » demande la jeune infante Marguerite à Velázquez, qui répond « Tu ne me vois pas d'où je te regarde ».

La réponse renvoie aussitôt à la schize de l'œil et du regard ⁷. Freud avait déjà pointé cet écart dans « Pulsions et destins des pulsions ». Il écrit : « L'objet de la pulsion de regarder, bien qu'il soit d'abord une partie du corps, n'est pas l'œil lui-même ⁸. » Cette schize scopique est l'effet d'une schize structurale, irréductible. Il n'a donc pas échappé à Lacan et son œil de lynx ! que le tableau de Velázquez est un « piège à regard ⁹ ».

Regardons à gauche du tableau. Velázquez s'est peint face à nous devant une toile retournée. On ne voit ni ce qu'il y a dessus, ni la totalité du cadre de la toile. Ce « Fais voir » (attribué à la petite fille) concerne donc ce bout de toile représentée de dos. Par les effets de perspective, on a l'impression que ce morceau de toile découpe l'espace et vient vers le spectateur, voire sort du cadre du tableau peint. C'est dans l'intervalle entre ses deux cadres, et de la toile et du tableau, que Lacan situe un espace vide, la place de l'objet *a*. Nous pourrions prendre l'aphorisme comme un jeu de cache-cache amusant, mais l'ensemble du tableau produit quelque chose d'étrange.

Rappelons que la voie scopique chez l'espèce humaine joue très précocement sa partie ; l'œil du bébé capte une image avant même de parler. Si le stade du miroir met en lumière le lien avec la formation du *je*, nous cernons, avec l'analyse des *Ménines*, les temps logiques des effets du langage dans le champ scopique. Entre le stade du miroir de l'*infans* (qui ne parle pas) et le tableau avec le *fais voir* de l'infante qui parle et à qui revient l'énigme de la structure, le langage d'intrusion a apposé son poinçon.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, op. cit., p. 313.

7.  Se rapporter à J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 70.

8.  S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 33.

9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, op. cit., p. 328.

Grammaire

Examinons maintenant l'aphorisme par une autre lorgnette. Il est, me semble-t-il, la suite logique d'autres formules présentées dans le *Séminaire XI*¹⁰. On y trouve d'abord une référence à un vers du poème *La Jeune Parque* de Paul Valéry : « Je me voyais me voir¹¹. » Vers idéalisé par le poète qui souligne le pouvoir du champ visuel de faire écran à la schize¹². Puis, Lacan fait une référence à l'amour qui demande un regard avec ces deux formules : « Jamais tu ne me regardes là où je te vois. » Et inversement, « ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir¹³ ». Dans la dialectique de l'œil et du regard se mêlent leurre et rencontre ratée.

Enfin, dans un jeu grammatical subtil et efficace¹⁴, Lacan passe dans le *Séminaire XIII* à l'aphorisme renversant à tout *point de vue* : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde. » D'emblée, j'ai été interpellée par ce d'où qui crée une césure dans la phrase. Vous noterez que Lacan élide *là où* de *là où je te vois* pour passer à *d'où je te regarde*. Le *là où* épingle un lieu, un être là. Or, d'où indique plutôt l'origine, la cause. Je reviens à l'expression *d'où tu me regardes ?* Eh bien, des effets de l'opération inaugurale de la division subjective. L'aphorisme nous conduit à la naissance du sujet.

À cet égard, je rappelle qu'en 1966, la même année que l'aphorisme, Lacan publie ses *Écrits*, dans lesquels nous trouvons, fait unique, je crois, la leçon d'introduction du *Séminaire XIII*¹⁵. Il y mentionnera la place centrale de l'objet *a* qui est à insérer dans la division du sujet¹⁶. Si celle-ci nous paraît acquise, il est bon de l'évoquer, comme Didier Grais¹⁷ l'a déjà fait. Lacan rappellera aux psychanalystes de ne pas la méconnaître quand ils opèrent.

Si le message nous revient de l'Autre sous sa forme inversée, le regard, lui aussi, nous revient traversé par l'espace vide laissé par une soustraction. N'est-ce pas ce rendez-vous que Freud ne supportait pas bien ? Que dire du

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit.

11.  *Ibid.*, p. 76.

12.  Car Lacan laisse entendre une relation « réflexive bipolaire » qui ferait que « dès lors que je perçois, mes représentations m'appartiennent. » (*Ibid.*)

13.  *Ibid.*, p. 95.

14.  Les verbes, la forme affirmative, négative, les pronoms : Lacan en aura précisé les fonctions dans les séminaires précédents.

15.  Intitulée « La science et la vérité ».

16.  « Par où se structure [...] le champ psychanalytique », J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 863.

17.  Au séminaire École du 4 décembre 2025, « Quelques aphorismes de Lacan : “Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir” », D. Grais, « Est-ce que ça sert, l'amour ? », *Mensuel*, Paris, EPFCL, n° 193, février 2026, p. 11-16.

regard dans les entretiens préliminaires ? Cette perte structurale qui nous a constitués laisse et un trou incommensurable, et un reste au sens de la division. Ce reste tombé, trace d'une chute, c'est ce qui « survit » de la division du champ de l'Autre¹⁸ et qui ne nous laisse pas toujours tranquilles. N'est-ce qu'à cause de l'imaginaire ?

Ainsi, les effets de la division ont-ils permis à Velázquez de peindre ses *Ménines* et à nous de peindre notre *Ménine*, enfin, notre \$ coupure petit *a*, car la toile retournée, si elle fait écran, indique aussi bien ce quelque chose que je ne veux et ne peux pas voir. Est-ce pour cela que Lacan fait parler le tableau ? Pour faire entendre ce qui s'est tu ? Je me suis demandé si c'était pour convoquer l'autre objet du désir, la voix. Freud avait fait un lien entre le vu et l'entendu. Je le cite¹⁹ : « Un fragment de la scène vue se trouve ainsi relié à un fragment de la scène entendue pour former un fantasme » ; il ajoute : « Le fragment non utilisé entre dans une autre combinaison. » Qu'est-ce à dire ? Est-ce que tout de l'organe visuel passe par la cisaille du symbolique ? Entre le voir et le regarder, pourrait-il rester ce qui n'est pas perdu de l'œil, un œil sur le mur, sur le mur du langage d'où je ne sais rien ? Inquiétant !

Pour conclure. Si l'analyse du tableau des *Ménines* nous éclaire sur les effets du langage dans le champ scopique, elle a permis à Lacan de produire cet aphorisme lumineux qui nous regarde. Le tour de force de « Tu ne me vois pas d'où je te regarde », c'est sa portée structurale. Lacan évoquera d'ailleurs de nouveau le commentaire sur *Les Ménines* dans *L'Acte psychanalytique*²⁰ et dans *RSI*²¹ pour indiquer que c'est un repère pour les psychanalystes.

18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 255.

19.  S. Freud, « Lettres. Esquisses. Notes », (1902-1894), Manuscrit M (2), dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1973, p. 181.

20.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024. Lacan renvoie notamment *Les Ménines* à l'illusion du sujet supposé savoir.

21.  J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçons des 8 avril et 13 mai 1975.

Natacha Vellut

Velázquez et Frenhofer *

Le texte de mon intervention est né d'une rencontre entre deux lectures, ou plutôt entre une relecture et une lecture. La relecture concerne la séance du 25 mai 1966 du séminaire *L'Objet de la psychanalyse*, dans laquelle Lacan a cette notation clinique :

Et c'est bien là ce qui vous tourmente, ce qui prend chacun aux tripes, à la vue de ce tableau, comme de tout tableau, en tant qu'il vous appelle à entrer dans ce qu'il est au vrai, et qu'il vous présente comme tel ceci : que les êtres sont non point là représentés mais en représentation.

Et c'est bien là le fond de ce qui rend pour chacun si nécessaire de faire surgir cette surface invisible du miroir dont on sait qu'on ne peut pas la franchir. Et c'est la vraie raison pourquoi au musée du Prado, vous avez, légèrement sur la droite et de trois quarts, pour que vous puissiez vous y raccrocher en cas d'angoisse, à savoir un miroir car il faut bien, pour ceux à qui ça pourrait donner le vertige, qu'ils sachent que le tableau n'est qu'un leurre, une représentation.

J'ai pensé à une expérimentation dans les années 2000 au Japon : pour éviter les suicides, ont été mis en place des miroirs sur les quais de gare, avec l'idée qu'apercevoir son image au moment où on est sur le point de sauter sur les rails serait dissuasif. J'y ai pensé d'autant plus que Lacan y fait allusion, toujours dans la même séance : « Qu'en est-il donc de cette scène étrange où ce qui vous retient vous-même de sauter, ce n'est pas simplement que dans le tableau, il n'y ait pas assez d'espace ? »

Quel serait ce danger logé dans le tableau ? Et pourquoi un miroir nous en protégerait ?

*  Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 12 février 2026. Pour cette séance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » (*Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026, p. 329). Lors de cette soirée, Bernard Nominé, Nadine Cordova et Dimitra Giannaka ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

J'ai évidemment pensé à Frenhofer, cet autre peintre que Velázquez, qui se suicide après avoir vu ce qu'il ne pouvait pas regarder, en devenant le spectateur de son tableau.

Mon texte d'aujourd'hui est donc né de la rencontre entre la relecture de la séance du 25 mai 1966 et la lecture du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac. L'écrivain a travaillé une quinzaine d'années à cette nouvelle ¹ qui met en scène trois générations de peintres, Porbus, peintre célèbre, connu, le jeune Poussin, futur rénovateur de l'école française de peinture, et Frenhofer, le maître plus âgé, consumé par sa propre créativité. Dans ce texte, les peintres sont des professionnels du regard, avides de possession, de préhension par le regard. Tout au long de la nouvelle, ils parlent de leurs puissances et impuissances dans leur confrontation à trois figures féminines : Marie l'Égyptienne, tableau de Porbus, Gillette, maîtresse de Poussin, et Catherine Lescault, œuvre de Frenhofer.

Dans cette nouvelle, Balzac fait exister un tableau qui n'existe pas, le premier tableau abstrait, sans sujet, « un brouillard sans forme ² ». C'est une œuvre impossible à voir, comme la dédicace de Balzac est un impossible à lire. Il a écrit « À un lord », quel lord ? personne n'en sait rien, suivi de cinq lignes de points, une inscription qu'on ne peut déchiffrer. À un irréprésentable du tableau, correspond un indicible du texte. À un invisible de l'image, répond un illisible de l'écrit.

Si Lacan prête au peintre Velázquez ces mots : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde », Balzac prête à Gillette cette phrase : « Tu ne penses plus à moi et cependant tu me regardes », énoncé qui dit la rencontre ratée entre un homme et une femme, énoncé qui dit que le regard ne voit pas : le regard est aveugle, selon l'oxymore lacanien.

Dans le tableau des *Ménines*, s'inscrit une absence, une absence au cœur même de ce qui est représenté, d'où il ne s'agit pas de représentation mais de représentant de représentation, comme Lacan y insiste. L'idiot de Dostoïevski posait la question : « Est-il possible de percevoir dans une image ce qui n'a pas d'image ? » Lacan, dans *L'Éthique de la psychanalyse* ³, reconnaissait à l'image d'introduire à un autre registre que l'imaginaire. Avec ce tableau, le spectateur regarde autant qu'il est regardé, mais la source, le lieu, le « là » du regard restent indéterminés. Ce point aveugle organise néanmoins le tableau. Il est absent mais constitue paradoxalement

1.  H. de Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, Paris, Gallimard, édition d'Adrien Goetz, collection « Folio Classique », 2015.

2.  *Ibid.*, p. 68.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 290.

son champ visuel. Frenhofer n'en est pas dupe, critiquant ainsi un tableau de Porbus : « C'est cela et ce n'est pas cela. Qu'y manque-t-il ? Un rien, mais ce rien est tout ⁴. »

Les spectateurs des *Ménines* sont le miroir du peintre. Faire fonction de miroir, ce n'est assurément pas faire usage d'un miroir. Serions-nous comme miroirs placés face à l'inconscient ? Qu'est-ce qui nous regarde, en l'absence d'Autre, si ce n'est notre inconscient ? Le tableau rend compte de l'expérience de l'inconscient, de son inconfort, au même titre qu'un rêve étrange et opaque. Dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan explique que dans le rêve, non seulement ça regarde mais « ça montre ». Or le rêveur ignore d'où ça regarde. Le point d'où ça regarde se repère de la tache, un réel que le sujet préfère ignorer car « ce n'est pas si drôle que ça ⁵ ». Dans le rêve, « ça montre », il y a du regard, mais le sujet ne voit pas. Le sujet hors du rêve n'est guère mieux outillé : il ne voit pas le point d'où il est impliqué dans ce qu'il regarde.

Alors le miroir ? Frenhofer aurait-il pu être sauvé en se regardant dans un miroir ?

Je rappelle l'élosion du « là », que Lacan souligne, entre « Jamais tu ne me regardes là où je te vois ⁶ » et « Tu ne me vois pas d'où je te regarde ⁷ ».

Ce « là », petit mot de deux lettres, traduit en allemand par *da*, a son importance en philosophie – rappelons le concept de *Dasein* de Heidegger, littéralement « être-là », qui désigne pour le philosophe le mode particulier d'existence de l'homme, qui consiste à n'être, à n'advenir que dans le « là », le *da* du *Dasein*, et rappelons, bien sûr, le *fort-da* freudien. Nous avons tous en mémoire la description que Freud donne de cette observation de son petit-fils Ernst dans son texte « Au-delà du principe de plaisir ». Le premier temps de cette observation est le fameux jeu de la bobine reliée à un fil. Deux phonèmes accompagnent les deux mouvements de la bobine « o-o-o » et « da », que Freud traduit par *fort* qui signifie « parti » et *da*, « là ». Dans une note de bas de page, il livre un deuxième temps de son observation : le *fort-da* devant le miroir. Pendant l'absence de sa mère, Ernst joue à faire apparaître et disparaître son image dans un miroir. Il émet les mêmes syllabes « o-o-o » et « da ».

4.  H. de Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, op. cit., p. 39.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, collection « Points », série « Essais », 1973, leçons des 19 février et 4 mars 1964.

6.  *Ibid.*, p. 118.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, leçon du 25 mai 1966, Staferla.

Lacan rendra hommage à cette observation freudienne qui saisit « le pathétique du sevrage que le sujet s'inflige à nouveau, tel qu'il l'a subi, mais dont il triomphe maintenant qu'il est actif dans sa reproduction ⁸. » Il y dégage ce qu'il nomme « une tendance suicide » correspondant au masochisme primordial ⁹.

Les spectateurs des *Ménines* se tournant vers un miroir, se tournent-ils vers des ressources symboliques et imaginaires pour échapper à l'appel du vide, de l'absence ? Ou délaissent-ils la totalité de l'image qui ne leur laisse pas d'espace pour retrouver dans la perspective du miroir des détails et des mouvements qui sont les leurs ? Ils retrouvent une réalité latéralisée avec une droite et une gauche, un devant et un derrière, une spatialisation de leur image, une « surface qu'ils ne peuvent franchir ». Ils se raccrochent à leur image spéculaire, à une « perspective de subjectivation », pour reprendre l'expression de Lacan, et non à une perspective « dépravée » qui les ignore comme sujet.

Frenhofer s'est confronté à « l'enfer de l'art », selon l'expression de Balzac : comment une œuvre d'art devient-elle vivante ? Frenhofer confond représentant de représentation, représentation et objet. Exposant son œuvre, il s'exclame à l'attention des deux autres peintres : « Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à tant de perfection ! Vous êtes devant une femme et vous cherchez le tableau ¹⁰. » Il pose la question : qu'est-ce qui est vivant dans la représentation ? Question qui devient chez Balzac : qu'est-ce qui est vivant dans les signifiants dont je me sers pour écrire la quête de Frenhofer ? Dès lors que je peins, suis-je là ? Dès lors que j'écris, suis-je là ? N'est-ce pas ces questions que nous adressent Velázquez et Balzac et qui renvoient à la question de Lacan : « Suis-je, suis-je présent quand je vous parle ¹¹ ? » Car le signifiant est la trace du signifié disparu, car le représentant de la représentation tend à effacer la Chose. Pour autant, le signifiant introduit dans le réel un trou, une place vide, ce qui manque au tableau de Frenhofer, ce qui apparaît dans la fente de la robe de l'infante.

Frenhofer a cru parvenir à incarner l'objet, or l'objet *a* ne peut s'incarner, il procède d'un manque. Son tableau s'avère « une muraille de peinture ¹² », sans aucune perspective. Il a visé un « c'est là », un « être-là »

8.  J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 40.

9.  J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 186.

10.  H. de Balzac, *Le Chef-d'oeuvre inconnu*, op. cit., p. 66.

11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 77.

12.  H. de Balzac, *Le Chef-d'oeuvre inconnu*, op. cit., p. 67.

femme piégée dans sa représentation. Mais il n'existe pas de « là », il n'existe pas de lieu, d'endroit où on peut dire que c'est là, parce que là, justement, on ne trouvera qu'un vide, un trou, un manque.

Frenhofer brûle ses toiles qui ne le regardent plus. Il n'est plus regardé, il n'est plus sujet, effet du regard, il meurt.

Dimitra Giannaka

Voyons voir *

Avant de me plonger dans l'étude du *Séminaire XIII*, et bien sûr dans la relecture du *Séminaire XI*, je me suis laissé porter pendant plusieurs semaines par cet aphorisme de Lacan. Il surgissait à des moments triviaux de mon quotidien.

Premier exemple : en voiture, assise à l'arrière, côté droit, je regarde dans le rétroviseur intérieur mon amie qui conduit. Les yeux fixés sur la route, elle ne me voit pas au moment même où je lui annonce l'aphorisme de Lacan que je suis appelée à commenter. Une autre fois, assise ici, au local, parmi le public, je regarde sur l'écran mes collègues sur Zoom alors qu'eux ne me voient pas. Enfin, un soir, vers minuit, en rentrant chez moi, je vois une silhouette devant l'entrée de mon immeuble qui, après une hésitation, passe son chemin. Regardant le dos de cet inconnu, je me dis : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde. » Et là, réflexe immédiat : je me retourne pour vérifier si quelqu'un, à son tour, ne me regardait pas. Ouf, personne. Miroir, écran, inquiétude !

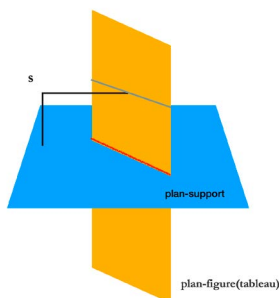
Bref, il était temps de lire le séminaire *L'Objet de la psychanalyse*, et là, je découvre un Lacan géomètre. Il recourt à la géométrie projective qui est une combinatoire de points, de lignes, de surfaces. Je rappelle quelques principes de la géométrie afin de mieux comprendre la suite : le point est défini comme l'intersection de deux lignes. De même, deux lignes se coupent toujours en un point, même si, intuitivement, on croit qu'il existe deux parallèles qui ne se coupent pas. La géométrie projective est fondée à partir de ce point, qui existe bel et bien, où les lignes se croisent (intersection).

*  Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 12 février 2026. Pour cette séance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » (*Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026, p. 329). Lors de cette soirée, Nadine Cordova, Bernard Nominé et Natacha Vellut ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

Quel est le principe de la perspective ? Il s'agit de la correspondance entre les figures inscrites sur une surface et celles qui sont produites sur une autre surface, à partir d'un point fixe, d'où l'on tire des lignes droites qui s'articulent à partir de ces premières figures. Nous obtenons alors une transformation d'une figure à une autre figure par équivalence. Nous ne sommes pas dans la similitude ou la ressemblance, mais dans une correspondance point par point d'une surface à une autre surface. Cela a été utilisé par les artistes intéressés par la perspective.

Qu'est-ce qu'on retrouve ici ? La fonction de l'écran. Quelle est sa fonction ? S'interposer entre le monde et le sujet. L'écran cache le réel mais pas seulement, car en même temps il l'indique, en tant qu'il est le support de tout ce qui se présente pour nous.

Nous avons alors une surface : le plan-support, ou dit autrement le sol projectif (cf. schéma).



À partir de là, des lignes droites (oculaires) joignent ce point fixe – disons S – que l'on peut appeler l'œil ; puis elles traversent le plan-figure ou, mieux, le tableau. Tous les points des lignes oculaires parallèles au plan support vont donner la ligne d'horizon (*ligne bleue du schéma*), repère majeur de chaque construction perspective. Cette ligne d'horizon est directement déterminée par le point-sujet. Le sujet est nécessaire à la construction. C'est sur cette ligne que se trouvent les points où les parallèles convergent.

J'illustre par un exemple : quand vous voyez une route qui s'en va vers l'horizon, elle devient de plus en plus petite et de plus en plus étroite. Sur la ligne d'horizon, le point où les lignes parallèles convergent et se croisent s'appelle le point de fuite de la perspective. Il représente, dans le tableau, l'œil qui regarde. L'œil, c'est ainsi que l'ont reconnu les spécialistes de la perspective. L'œil n'a pas à être saisi en dehors du tableau.

Il y aurait les choses entre le tableau et moi, qui peuvent se représenter également sur le plan du tableau jusqu'à des profondeurs infinies. « Ne pensez pas que je vous emmène là dans des endroits abyssaux ¹ », c'est la phrase de Lacan, mais elles doivent s'arrêter entre le tableau et le plan parallèle au tableau qui passe par mon œil, ou le point S. Dans cet intervalle, nous avons le point perdu.

Passons maintenant au tableau des *Ménines*. Les personnages sont en représentation et cela se cristallise par la présence de Velázquez parmi eux. Velázquez est présent à double titre, en tant qu'auteur du tableau (support) et en tant qu'élément du tableau (signe). La petite infante Doña Margarita, peinte de nombreuses fois par Velázquez, demande au peintre : « Fais voir ! Fais voir ce qu'il y a derrière la toile ² », telle que nous la voyons nous-mêmes, à l'envers. Selon Lacan, le tableau caché serait précisément celui que nous avons sous les yeux : *Les Ménines* elles-mêmes. Le tableau devient ainsi le représentant du monde des représentations.

À partir de la géométrie projective, Lacan va établir les effets structuraux dans le champ scopique. Que cherche-t-il ? À rendre compte d'un rapport au réel où se manifeste la structure du fantasme. Il faut distinguer la perspective de l'optique. Dans la perspective, il ne s'agit pas de la vision, mais de l'espace. La perspective, c'est le mode par lequel le peintre se met dans le tableau comme sujet. Velázquez se met dans le tableau à l'état d'absence, fantomatique.

Pour expliquer cela, on doit parler de l'autre point-sujet. Nous avons deux points : le point de fuite qui est le point du sujet en tant que voyant et le point qui choit dans l'intervalle entre le sujet et le tableau. Ce point ne saurait aucunement s'inscrire dans le tableau mais est nécessaire. Cela est connu par les peintres, surtout ceux qui se servent de la perspective, comme l'autre œil.

Le sujet par rapport au tableau prend de la distance librement, il peut modifier son point de vue en se déplaçant dans l'espace. Il peut choisir un tableau dans le tableau. Or, cette distance que le sujet prend par rapport au tableau est aussi structurale. Je vous épargne le commentaire complexe que Lacan fait pour démontrer que le deuxième point se trouve sur une ligne parallèle à celle de la ligne d'horizon au niveau du sol perspectif. Cette ligne parallèle s'appelle ligne fondamentale (*ligne rouge du schéma*). Ce second point est unique, car il se trouve à l'intersection de la ligne dite

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, op. cit., p. 281.

2.  *Ibid.*, p. 302.

fondamentale et d'une ligne infinie qui passe par les deux lignes. Velázquez surgit de ce point, donc quelque part hors du tableau. Fantôme !

À quoi sert tout cela ? Ça « nous servira de référence, chaque fois que nous aurons à opérer quant au fantasme scopique, chaque fois qu'il s'agira d'y mettre en valeur la relation du sujet à l'objet a ³ ». \$ ◇ a . Le sujet divisé est soutenu dans le fantasme par l'objet a .

Il faudrait maintenant trouver l'objet a qui détermine la division des deux points qui représentent le sujet dans le tableau. Où se situe l'objet a dans le schéma ? À un point où il chute et s'évanouit, conformément à sa définition. Il soutient le point S , situé sur un plan parallèle au sol. Sur ce plan – que l'on peut penser comme un mur – apparaît pourtant une fente : une fenêtre, un regard, qui ne peut être vue depuis la construction initiale. La fenêtre est toujours élidée. Elle trouve la structure et produit la division du sujet, soit l'objet a , objet évanescent. La fenêtre organise notre rapport au monde vu. Le sujet ne peut pas être à l'orifice de la fenêtre, collé au tableau. Lacan nous donne le bâti du fantasme, ce n'est pas une métaphore. On retrouve ici la topologie du sujet divisé.

Nous sommes fascinés par le tableau, inquiétés. Pourquoi ? Le point-clé, c'est le tableau dans le tableau, qui est à l'origine de toutes les interprétations possibles. Ce tableau s'étend jusqu'aux dimensions que j'ai appelées la fenêtre et la désigne comme telle. Le peintre tient à piéger le spectateur devant, à le faire entrer dans le tableau. Nous sommes regardés par le tableau. Nous sommes désignés comme étant dans la scène, par ce tableau retourné sur lui-même, habitant l'espace juste devant.

Comment faire ? Étendre le champ des limites du tableau, de la perspective jusqu'au niveau de l'objet a , objet qui s'évanouit toujours, qui choisit. Le tableau en soi, le représentant de la représentation, chute. C'est là le point de capture. Nous sommes loin de l'apaisement devant un tableau que Lacan nous décrit dans le *Séminaire XI* où le spectateur est invité à déposer son regard comme il pourrait déposer ses armes, effet pacifiant ⁴. Ici on « baisse culotte » ⁵.

L'effet captatif se joue dans la distance entre le point S et le plan du tableau. Dans *Les Ménines*, cette distance (intervalle) apparaît à deux endroits distincts. Le malaise se produit dans l'intervalle entre la toile vue de dos et le cadre du tableau en avant. Mais on la retrouve de nouveau

3.  Ibid., p. 295-296.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », série « Essais », 1973, p. 116.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, op. cit., p. 328.

entre Velázquez et la haute toile dans le tableau. La distance du peintre par rapport au tableau dans le tableau est accentuée pour nous montrer qu'il ne peut pas l'atteindre. C'est un point capital. C'est là, la place vide.

Donc Velázquez, en langue lacanienne, répond à l'infante : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde ⁶. »

Qu'opposent, au niveau de cette topologie, champ de vision et regard ? Dans notre rapport aux choses, tel qu'il est constitué par la vision et ordonné dans les figures de la représentation, quelque chose glisse et se transmet tout en restant toujours partiellement éludé : c'est ça, le regard. Ce qu'il s'agit de cerner, c'est la préexistence d'un regard – je ne vois que d'un point, mais je suis regardé de partout. Dans cette schize entre l'œil et le regard, se manifeste la pulsion scopique.

Pour Freud, la pulsion n'est pas un instinct, mais un montage. Il y a la poussée, le *Drang*, et il y a l'orifice du corps sur lequel cette poussée prend appui pour tirer sa constance. Cette constance du *Drang* s'explique topologiquement : elle tient à une surface et à un bord, qui assurent la direction et la persistance de la pulsion. La pulsion contourne son objet avec des mouvements d'aller et de retour, ce que l'on retrouve constamment dans la pratique analytique. Cela suppose de cerner l'objet *a*, ici le regard, dans son articulation avec le sujet scopique.

Pour conclure, notons que dans le séminaire *L'Acte analytique*, Lacan revient sur *Les Ménines*, qu'il qualifie de repère de conduite pour le psychanalyste. Il souligne que la fonction du regard opère d'une façon subtile qui est à la fois présente et voilée. Je cite Lacan qui se réfère au psychanalyste : « Ne pourrait-il pas trouver ici le modèle, le rappel, le signe, qu'il ne saurait rien instituer du monde de son expérience sans qu'il ne doive de toute nécessité y présentifier, et comme telle, la fonction de son propre regard ⁷ ? »

6.  *Ibid.*, p. 329.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil et Le Champ freudien, 2024, p. 247.

Bernard Nominé

De la perspective à l'anamorphose *

L'aphorisme de Lacan que nous étudions ce soir, « tu ne me vois pas d'où je te regarde », a été prononcé dans son commentaire des *Ménines*, mais il en avait déjà donné une première version un peu différente dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il avait dit alors : « Jamais tu ne me regardes là où je te vois ¹. » Il faisait ainsi valoir que si l'on ne voit que d'un seul point, on est regardé de partout. Le tableau nous regarde autant que nous le regardons et *Les Ménines* en est une excellente démonstration. Dans son séminaire sur les quatre concepts, Lacan a fait connaître à son auditoire l'art de l'anamorphose. Dans celui sur l'objet de la psychanalyse, il nous intéresse aux principes de la perspective. Je vous propose donc un survol rapide de la technique de la perspective et de son inversion en anamorphose, et nous verrons ce que nous pouvons en tirer concernant notre pratique de la psychanalyse.

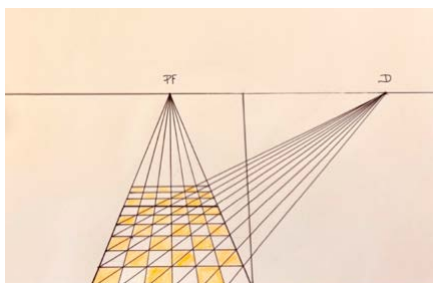
Le principe de la construction légitime d'après Alberti et Léonard de Vinci repose sur la convergence des rayons lumineux qui viennent frapper la surface de l'œil. Pour réaliser une représentation perspective correcte, la position de l'œil doit être fixée. Dürer utilisait un œilleton fixé à une distance réglée du plan, où il rapportait point par point l'image qui se formait sur son portillon.

La position de l'œil qui vise est donc essentielle, elle se repère géométriquement par un point sur la ligne d'horizon qui représente la hauteur de l'œil par rapport au sol. Toutes les parallèles qui vont vers l'horizon

* ↑ Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 12 février 2026. Pour cette séance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » (*Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026, p. 329). Lors de cette soirée, Nadine Cordova, Dimitra Giannaka et Natacha Vellut ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 95.

convergent vers un point dit de fuite, situé sur la ligne d'horizon, et qui représente mathématiquement l'endroit où la ligne, qui part de l'œil et vise perpendiculairement le tableau, coupe le plan du tableau sur la ligne d'horizon. Ce point est dit *point de fuite principal*, car un deuxième point est nécessaire pour construire une perspective cohérente. C'est le *point de distance* vers lequel convergent les diagonales du pavement. Les peintres l'appellent aussi *l'autre œil*. Ce point de distance représente en fait la distance entre le point de visée et le plan du tableau, car la distance qui le sépare du point de fuite principal est égale à la distance entre le point de visée et le plan du tableau.

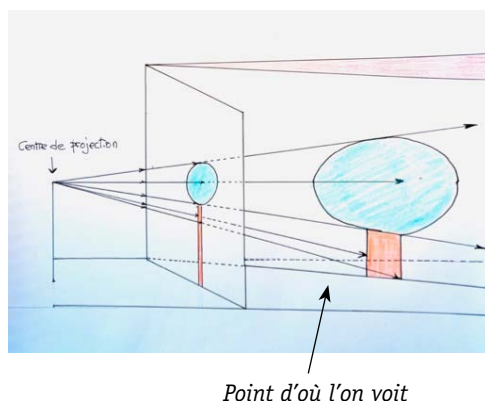


Lacan, dans son séminaire sur l'objet de la psychanalyse, utilisera cet autre point comme représentant la schize entre le point d'où l'on voit et le point d'où l'on regarde. C'est un raisonnement analogique intéressant mais qui ne peut pas se soutenir mathématiquement.

Par contre, la technique de l'anamorphose se prête très bien à démontrer la différence qui existe entre le point d'où l'on construit une perspective et le point d'où l'on donne à voir le résultat. Si ces deux points sont confondus dans une construction de la perspective normale, comme celle des *Ménines* où Velázquez nous offre la vue qu'il avait en peignant le tableau dans la première étape, on peut, en inversant la perspective mais en respectant les mêmes principes de projection, obtenir une image déformée. Ainsi, si le carré se présente en perspective comme un trapèze, on peut en inversant le processus faire qu'un trapèze apparaisse comme un carré. L'anamorphose est donc en quelque sorte une perspective à rebours.

Il existe plusieurs techniques pour réaliser une anamorphose, mais celle qui nous intéresse est celle qui inverse le principe du portillon de Dürer. À la place du point de visée, on place un point fixe à partir duquel on tend des fils, ou bien on fait partir des rayons lumineux et l'on projette ainsi tous les points de l'image à déformer sur un écran qui ne soit pas

perpendiculaire à l'axe principal qui allait du point de visée au point de fuite principal. L'image obtenue va s'étaler, se dilater en certains endroits et ne sera plus forcément reconnaissable pour l'œil qui regarde perpendiculairement au plan qui contient l'anamorphose. Par contre, si l'on se place au point de départ de la construction, c'est-à-dire au centre de projection, alors l'image va se redresser et sera parfaitement lisible. On isole ainsi deux points distincts : le point d'où l'on a projeté l'image – qui est un point purement géométrique – et un point d'où l'on donne à voir. Le point géométrique en tant qu'il n'est pas le point du sujet de la vision, je vous propose de l'assimiler au point de regard. Il faut le construire pour le trouver.



L'anamorphose nous intéresse en ce qu'elle dissocie artificiellement le point d'où l'on regarde et le point d'où l'on voit. On ne voit jamais d'où l'on regarde.

C'est là l'efficacité du fantasme, qui nous offre une fenêtre pour construire la réalité de notre monde sans que nous nous apercevions que cette réalité dépend de notre regard, c'est-à-dire de notre position de jouissance. Il faut faire une analyse pour entrapercevoir d'où l'on regarde.

Prenons donc l'anamorphose comme modèle de la surprise que l'on peut attendre d'une analyse. Il ne s'agit pas d'une traversée du fantasme – le fantasme ne se traverse que dans le passage à l'acte –, il ne s'agit pas non plus d'interpréter le fantasme, mais il s'agit d'opérer un changement de perspective qui fasse vaciller l'image plaisante du fantasme, fasse apparaître la vérité surgie de l'anamorphose et permette de reconstruire logiquement ce point de regard jamais perçu dans la réalité.

FRAGMENT

Fragment

Le choix de Pastora Rivera Silva *

L'une des finalités du silence, qui constitue la règle de mon écoute, est précisément de faire taire l'amour.

J. Lacan ¹

*  Pastora Rivera Silva, AE, 2024-2027, membre du Foro Psicoanalítico de Madrid.

1.  J. Lacan, « Freud, concernant la morale, fait le poids correctement », Première conférence à Bruxelles sur l'éthique de la psychanalyse, 1960, dans *Le Triomphe de la religion*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 15-23.

LES CERCLES CLINIQUES

« Comment débute une psychanalyse ? »

Devenir analysant

Yann Dujeancourt

Participe... Présent * !

En préambule, cette question : ce qui valide la solidité de l'enseignement d'une école de psychanalyse ne relève-t-il pas davantage de ses avancées épistémiques et institutionnelles que du caractère conservatoire d'une doxa ?

Tout au long de l'année 2015-2016, le séminaire d'École mettait au travail cette question : « Qu'est-ce qu'un analysant ? » et seize membres École étaient appelés à y répondre. Seize membres pour la plupart AME (analystes membres de l'École), pour certains membres fondateurs des Forums et dont les noms à eux seuls me causent le vertige, non pas tant de l'amour suscité que de la hauteur de la tâche à accomplir aujourd'hui.

Manifestement, la question s'est déplacée de l'être analysant au *devenir* analysant, c'est-à-dire de l'état au *passage* à l'état. Le dispositif appelé à y répondre, quant à lui, se supporte de cet échange entre le Conseil d'orientation d'une part, issu d'une légitimité démocratique, instance de réflexion politique, et les Cercles cliniques composés en partie de nouveaux membres École, participants actualisés de cette fonction « de soutenir "l'expérience originale" en quoi consiste une psychanalyse et de permettre la formation des analystes ¹ », comme nous l'enseignent nos textes fondateurs.

En dix ans, je vois donc deux avancées : l'une épistémique, l'autre institutionnelle.

« Participe... Présent ! » pourrait bien être l'écriture du dialogue entre Anastasia Tzavidopoulou et moi quand, à son offre de *participer* à cette aventure des Cercles cliniques, comme pas-tout-venant de l'offre, a répondu mon intention d'y être *présent*. Mais c'est aussi une façon d'interroger

*  Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

1.  « Principes directeurs pour une École orientée par les enseignements de Sigmund Freud et Jacques Lacan », dans l'Annuaire de l'EPFCL.

l'importance de cette forme grammaticale pour la psychanalyse qu'est le participe présent, en y adjoignant les ponctuations suspensive et exclamative.

Si le signifiant *devenir* nous invite à questionner le passage, c'est dans les deux dimensions temporelles que sont la durée et l'instant, soit par la continuité d'un processus et la discontinuité de la coupure par l'acte. Nous pourrions dégager trois axes de discussion entre nous pour évoquer ce passage, ce devenir analysant, trois axes tenus par les nécessités de la clinique :

- tout d'abord, ce qu'implique dans la théorie, en 1967, l'utilisation nouvelle du substantif « psychanalysant » ;
- ensuite, ce que commande à notre école et à son séminaire la position analysante de Lacan dans son enseignement ;
- enfin, ce qui nous intéresse particulièrement cette année, comment débute une psychanalyse.

Je crois les trois questions liées par ce qui s'apparente à un encouragement : celui de l'École à ses nouveaux membres, à devenir, à l'instar de Lacan, analysants – autrement.

L'année passée, nos cercles tâtonnants avaient notamment à faire avec la pesée initiale de la demande, Colette Soler nous invitant à considérer la question sous l'angle de la pulsion, soit ce qui pousse dans ce qui pèse : un incalculable ². Et puisque l'offre des Cercles s'est renouvelée, l'occasion m'est donnée de poursuivre cette étrange opération : rendre compte de cette pesée incalculable de la demande sans les signifiants qui la présentifient. C'est sous les traits d'une fille de quatre ans, figure extrême du tout-venant, que je la rencontre, et nous savons le poids qu'accordait Lacan à « l'archaïque ³ », au « primordial ». Sortant de son mutisme et de l'enfermement contemplatif de sa main, s'aventurant dans une langue qui n'est pas la sienne, elle me lance dès notre première rencontre un « D'accord ! », dont le ton impératif signe la puissance exclamative d'un

2.  C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, Puf, 2009, p. 80 : « Peser la requête, je ne pense pas que ça veuille dire l'évaluer, l'incalculable y objecterait aussi bien. »

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 148 : « Nous rencontrerons dans l'expérience, en effet, quelque chose qui a un caractère d'irrépressible à travers même les répressions – d'ailleurs, s'il doit y avoir répression, c'est qu'il y a au-delà quelque chose qui pousse. Il n'est nul besoin d'aller bien loin dans une analyse d'adulte, il suffit d'être un praticien d'enfants, pour connaître cet élément qui fait le poids clinique de chacun des cas que nous avons à manier, et qui s'appelle la pulsion. Il semble donc y avoir référence à une donnée dernière, à de l'archaïque, à du primordial. »

appel, attestant d'un manque ⁴, revêtant la forme d'un premier consentement, que j'attrape comme l'acte de parole non suffisant mais nécessaire à ce que le travail, dans la visée de l'analyse, s'engage. Devenir analysant, n'est-ce pas consentir à ce que la parole se cueille à la racine ?

« Allez-y, dites n'importe quoi, ce sera merveilleux ⁵. » L'encouragement du début de l'analyse n'est pas sans rappeler l'offre faite par l'École pour nous, « pauvre[s] con[s] ⁶ », d'y souder notre transfert de travail. Et comme le narrateur, à la fin d'*À la recherche du temps perdu*, s'apprêtant à écrire le récit achevé de Marcel Proust, quand l'énoncé du personnage toise l'énonciation de l'écrivain, infusant dans le passé ce que contient le futur, ouvrant dans le cercle continu du temps un début et une fin, nous nous faisons, mes collègues et moi : passeurs présents de la parole analysante – si vous, rue d'Assas, agent de notre discours, en êtes d'accord...

4. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 98 : « Un être dépourvu de langage est tout à fait capable de vous adresser des appels, des appels pour attirer votre attention vers quelque chose qui, en un certain sens, lui manque. »

5. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 59.

6. [↑] *Ibid.*

Patricia Gavilanes

Devenir analysant *

Freud nous avertit de la difficulté de donner un aperçu de la psychanalyse à qui n'a pas lui-même fait une analyse. Il propose donc, comme condition fondamentale pour occuper la place d'analyste, d'en avoir fait une. En fait, la définition même de l'inconscient se réfère à l'acte de l'expérience, car l'inconscient « est » structuré comme un langage et se manifeste dans ce que le sujet vit de ses actes manqués, lapsus, rêves et symptômes.

Qu'est-ce qui pousse un sujet à rencontrer un analyste ? Freud, à ce propos, dira que ce sont les choses de l'amour et les embrouilles avec l'autre, notamment les relations de travail. Mais qu'est-ce qui permet à un individu de s'inscrire et de se reconnaître comme sujet de l'inconscient ?

Pour Lacan, dans le « discours analytique, le sujet de l'inconscient, vous le supposez savoir lire [...] votre histoire de l'inconscient. Non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire ¹ ». Du côté de l'analyste, il y a donc cette supposition du sujet lecteur, ce serait peut-être la seule supposition que l'analyste pourrait avoir en recevant la personne qui consulte ; mais du côté du patient, sans oublier bien évidemment le transfert, qu'est-ce qui le pousse à devenir lecteur ? Qu'est-ce qui permet cet acte de consentir, d'entendre ce quelque chose qui se livre de l'inconscient ?

Lacan nous enseigne que la seule substance qui soit en jeu dans la psychanalyse est la jouissance. Il nous avertit que la jouissance n'aboutit à aucune réponse ultime sur l'être ². Ici, dans ce qui nous occupe, nous pourrions dire qu'il s'agit de la jouissance liée au savoir. Nous devons rappeler

* ↑ Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 38.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Essais », 1973, p. 32.

qu'il n'existe pas de pulsion de savoir en tant que composante pulsionnelle élémentaire ³ et que Lacan a pu insister sur l'horreur du savoir... de la vérité.

Pour essayer de répondre à la question du devenir analysant, nous pouvons nous orienter vers cette période de l'enfant que Freud qualifie de perverse polymorphe. Comme Freud en a l'habitude, il fait de cette période un usage mythique, une image donc. Cet enfant encore inscrit dans la période des pulsions partielles est celui des théories sexuelles infantiles ⁴. Le petit pervers polymorphe serait poussé par une envie de savoir ⁵. Cet envie est déterminée par l'urgence de traiter le réel de son corps et de sa propre jouissance ⁶. Ce savoir serait marqué par une butée, celle de l'immaturité de l'enfant.

Je voudrais signaler que, d'une manière concomitante à ce moment inédit de recherche de vérité et de production de savoir, s'observe un distanciellement, un gain en autonomie de l'enfant vis-à-vis de l'adulte. Les réponses données par les grandes personnes ne sont plus complètement satisfaisantes, l'enfant puise alors son envie de savoir dans le trou qu'il trouve dans le savoir de l'Autre ⁷. Le désir sépare le sujet de l'Autre.

Nous pouvons nous référer à un autre enfant, une petite fille, celle que Lacan désigne comme une « vivante lectrice ⁸ ». *Alice aux pays des merveilles* ⁹, œuvre importante selon Lacan, car « elle touche au réseau le plus pur de notre condition d'être : le symbolique, l'imaginaire et le réel ¹⁰ ». Nouage donc dans l'aventure de l'acquisition d'un savoir qui prépare Alice à y rencontrer des problèmes et à savoir « qu'on ne franchit jamais qu'une porte à sa taille et, à prendre [...] bien la mesure de l'absolue altérité [...] de l'autre ¹¹ ».

3.  S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 123 : « La pulsion de savoir ne peut être comptée au nombre des composantes pulsionnelles élémentaires ni subordonnée exclusivement à la sexualité. Son action correspond d'une part à un aspect sublimé de l'emprise, et, d'autre part, elle travaille avec l'énergie du plaisir scopique. »

4.  Ces théories sexuelles infantiles naissent de ce que l'enfant connaît et ressent dans son propre corps, elles sont alors le produit de l'agir pulsionnel et véhiculent donc une certaine universalité et un fragment de pure vérité.

5.  Cette exaltation de l'envie de savoir, Freud l'associe à la première grande énigme et problème qui se présente au sujet : d'où viennent les enfants ?

6.  Pour Freud, de la troisième à la cinquième année de la vie de l'enfant, il y a un éveil de la pratique sexuelle.

7.  Face à la forte déception induite par les réponses des adultes, le petit pervers polymorphe s'abandonne à une réflexion silencieuse et profonde ; cette quête pour le savoir viendra accompagnée par une tendance à l'exhibition et au plaisir de voir.

8.  J. Lacan, *Hommage rendu à Lewis Carroll*, texte prononcé le 31 décembre 1966 sur France Culture. Transcription Pas-tout Lacan.

9.  On peut se rapporter à l'intervention de C. Rulié, « Apprendre à lire avec Lewis Carroll », prononcée lors des journées nationales EPFCL, 2025.

10.  J. Lacan, *Hommage rendu à Lewis Carroll*, op. cit.

11.  *Ibid.*

Jean-François Zamora

« Leurre de savoir » ou Des places dans le dispositif *

Le *devenir analysant* est à verser au compte de l'analyste, l'acte de faire *ex-sister* l'inconscient lui incombe. Lacan situe le discours psychanalytique non pas comme discours sur l'acte, ni comme acte lui-même, mais comme discours *depuis* l'acte – donnée à la fois temporelle et spatiale – qui s'institue à l'intérieur de l'acte : c'est la structure qui doit produire l'objet *a*. Pour cette structure, déterminant les places de chacun, une sortie du plan de l'espace euclidien est nécessaire. Selon la lecture topologique de l'inconscient, le tore n'est pas objectivable, il faut être dessus pour s'y déplacer telle une fourmi d'Escher ¹. « Un tore n'a de trou, central ou circulaire, que pour qui le regarde en objet, non pour qui en est le sujet ². » Le psychanalyste ne compte pas de l'extérieur mais est inclus dans le dispositif, dont l'inclusion oblige à compter le sujet comme en-plus.

Dans cette perspective, la question du savoir est centrale : côté analysant, l'efficace de la structure du transfert s'appuie sur le savoir attendu de la cure, savoir supposé sur ce que recèle l'inconscient, qui expliquerait symptômes et histoire. L'analysant attribue au processus analytique de pouvoir révéler ce savoir, voire le connaître déjà, en y convoquant l'analyste pour quelque raison fantasmatique. C'est le mirage de l'amour qui fait exister dans la névrose un sujet supposé savoir, support du transfert, non pas un désir : à ce niveau, c'est le *n'en rien vouloir savoir* qui tient la barre, la passion est d'ignorance. Le désir de savoir fait écho à la pulsion épistémophilique freudienne – côté jouissance, avidité de savoir – qui s'accorde mieux à sa dénomination d'être mythique qu'à quelque sujet constitué ;

*  Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

1.  On peut suivre la recommandation de David Lynch : « Gardez l'œil sur le donut, pas sur le trou ! »

2.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 485-486.

une structure de leurre du sujet supposé savoir est la seule option pour que les positions dans le dispositif soient tenables.

Lacan, articulant cette place et fonction du savoir entre analysant et analyste, questionne : « Le psychanalyste est-il le siège d'une pulsion plutomithique ou le servant d'un dieu trompeur ³ ? » L'analyste ne sait rien de ce savoir supposé, le dispositif et le processus impliquent qu'il n'y ait qu'un seul sujet, et ce au niveau de l'analysant. L'acte de l'analyste relève d'une feinte, feinte d'oublier l'aboutissement de sa propre passe, soit la destitution même du sujet, produite par la faille du savoir, et condition d'émergence pour un savoir sans sujet. S'il y a bien un savoir qui vient à se constituer, aucun sujet ne le sait d'avance. L'opération analytique n'en passe pas par l'identification au sujet supposé savoir, l'analyste ne fait office que de signifiant quelconque, ne lui prêtant corps que par artifice ⁴. La seule chose qui conduit au savoir, selon Lacan, est le discours de l'hystérique ⁵, dont l'agent est le sujet divisé, soit le symptôme. Le discours de l'analysant a même structure et même effet, conduisant lui aussi à un savoir lorsqu'il est accroché à un discours d'analyste.

De ce leurre de savoir, l'enfance fournit un paradigme, dont la clinique nous enseigne, sans tomber dans l'ornière d'une référence développementale. Un enfant est celui qui ne sait pas ou si peu ou si mal, ou pas encore, pas assez, etc. Ses premiers dessins l'illustrent, circularités et répétitions sont aux commencements ⁶ : va-et-vient des gribouillis, risque et excitation du départ articulés au besoin du retour, élans aventuriers aux refuges protecteurs, toutes sortes de *fort-da* graphiques. Plus que les traces, le geste compte, le *faire* du cercle : expérience vivante d'un processus actif, actualisation de tout un champ de potentialités, *in situ* – participe présent ! D'une boule de malaise, trou à effet de manque sur fond de prématuration, le voilà appelé au mouvement et à toutes sortes d'articulations, graphiques autant que motrices ou langagières ; les impulsions de ses gestes et imaginations le font volant, planant, grimpant, galopant, nageant comme un poisson, rugissant comme un fauve. Dès lors, ou plutôt déjà, et même dès avant – l'effet

3.  J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 345.

4.  J. Lacan, *Dissolution*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1980 : « Je ne me prends pas pour le sujet du savoir. La preuve en est [...] que le sujet supposé savoir, c'est moi qui ai inventé ça, et précisément pour que le psychanalyste, dont c'est le naturel, cesse de se croire [...] identique à lui. Le sujet supposé savoir n'est pas tout le monde, ni personne. Il n'est pas tout sujet, mais pas non plus un sujet nommable. Il est quelque sujet. C'est le visiteur du soir, ou mieux, il est de la nature du signe tracé d'une main d'ange sur la porte. »

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 23.

6.  H. Michaux, *Les Commencements*, Saint-Clément-de-Rivière, Éditions Fata Morgana, 2023. Plusieurs des formulations de ce paragraphe y sont puisées.

de langage précède toute appréhension subjective –, c'est parti : bienvenue en chaîne signifiante ⁷ ! Mais encore ouvert et accueillant à l'extraordinaire baroque avec son poids de jouissance débridée, il fait sourire les adultes à l'air supérieur campés dans leur savoir en place, réglé, stabilisé, fixé, voire rigidifié. Le savoir, « invention de pédagogue », n'est pas ce qui s'acquiert par le travail d'*alphabétisation*, mais se produit en un éclair, se prend plutôt que s'apprend : « Il est sensible à la façon dont un enfant manie son premier alphabet qu'il ne s'agit d'aucun apprentissage mais du collapsus qui unit une grande lettre majuscule avec la forme de l'animal dont l'initiale est censée répondre à la lettre en question. L'enfant fait la conjonction ou ne la fait pas. Dans la majorité des cas, c'est-à-dire dans ceux où il n'est pas entouré d'une trop grande attention pédagogique, il la fait ⁸. »

À l'heure de l'enfance, les plus imprécises approximations ne le gênent pas, ses manques font son génie, aux antipodes des attentes éducatives pour lui. Ses productions ouvrent des espaces libérés de l'espace référentiel, ne suivant encore ni la géographie ni la géométrie, pas plus d'ailleurs que l'histoire et son alignement temporel, trouvant la simultanéité ⁹ au gré de ses besoins et envies : il unit et combine ce qu'il voit et ce qu'il sait, le lointain avec le proche, le dedans avec le dehors – nulle façade qui empêche de voir l'intérieur de sa maison ! Forme enfantine, graphique et figurative, polymorphe, de l'association libre...

Peut-être à partir de quelques persistances d'enfance et ses possibilités d'écarts, c'est une telle *mobilisation* que visent un travail de cure et son offre : pas de guérison, mais la mobilité de l'objet, indispensable pour que le mouvement et la vie soient concevables. De sa place, que « le psychanalyste s'en serve là où il convient ¹⁰ » revient à en déjouer la fix(at)ion par son discours visant une déstabilisation des dits, pour permettre, voire susciter le mouvement – qui partage son étymologie avec le moment – d'un *devenant analysant*, parlêtre toujours étant, manque à être, toujours ailleurs. Ce n'est pas le savoir qui en fait la visée, mais l'impossible du réel, qui soutient l'acte comme lieu et moment par où ça passe de manière contingente.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2026, p. 361 : « Le dessin de la structure peut attendre, mais une fois qu'il est là il se soutient par lui-même, [...] à la façon d'un piège, d'un trou, d'une fosse. Il attend que quelque sujet du futur vienne s'y prendre. »

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 200.

9.  Picasso, qui n'eut de cesse de rechercher « l'enfance de/dans l'art », procède de même dans ses portraits simultanément de face et de profil.

10.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 491.

Dominique Touchon Fingermann

Devenir analysant : position du symptôme * ou De l'embrouille au symptôme, ou encore D'un sac de nœuds à un nœud de signes **

L'adresse à un psychanalyste ne configure pas encore un transfert analytique, c'est-à-dire une demande qui réponde à l'offre extraordinaire « d'un silence comme point d'appui ¹ ».

La parole du tout-venant qui s'adresse à un « psy » n'a pas encore la qualité de l'association libre, soit une parole qui met en jeu son énigme propre, en se risquant à l'impensé, à l'imprévu du trébuchement des mots. Une association libre serait comme une parole « déchaînée » qui interrogerait cependant son secret éventuel, depuis la supposition d'un complément dans l'Autre de ce peu-de-sens en suspens, de cette lettre en instance.

C'est la mise en fonction du symptôme, le pas-de-sens nécessaire à la bascule du discours qui produit ce devenir analysant et supporte la mise au travail du transfert.

D'entrée de jeu, il peut y avoir une suspicion d'un savoir incongru, qui déborde le moi dans les symptômes, l'angoisse et la répétition, mais cette première adresse au « psy » semble souvent supposer que ce savoir ne serait pas du sujet et qu'il est donc plus confortable de s'en décharger sur l'Autre : d'où le succès des interprétations neurologiques ou victimaires.

Il s'agit donc que, dès les premiers rendez-vous, l'analyste prenne sa place dans le discours pour que ces entretiens soient préliminaires à une

*  M. Bousseyroux, « Position du symptôme », *Mensuel*, n° 36, Paris, EPFCL, octobre 2008.

**  Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

1.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, L'Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024.

entrée en analyse. C'est déjà là, au niveau d'un accueil spécifique du symptôme et de l'anxiété, que « de l'analyste » marque une différence, et prend position. Cette prise de position face à la plainte creuse un espace, un vide, un vide médian (qui produit un autre courant d'air). « D'abord, ne pas comprendre » : cette mise en place de l'énigme répond au pas-de-sens et le complète en y interrogeant son savoir insu. C'est ce creux qui mettra le symptôme enfin en question et engagera le sujet vers une parole analysante vectorisée par le transfert. De la position de l'analyste dépend la position du symptôme : son identification comme marque singulière du sujet, enfin en question.

Comment, des plaintes, récits, revendications, exaspérations, peut s'extraire « cette marque proprement humaine », le symptôme, qui se manifeste comme inconciliable, mais qui au bout du compte révélera son évidence d'ex-sistence et se fera re-connaître ? Pas sans l'analyste : pas de devenir analysant sans entrée de l'analyste.

C'est d'ailleurs ce qui me faisait soupirer au cours de ces entretiens préliminaires qui n'en finissaient pas de recommencer malgré les tactiques utilisées : silence(s), coupures, interjections, étonnement, provocations. Du côté de monsieur L. : jaspinages, *name dropping*, allusions, aveux de confiance et admiration témoignaient d'un « amour de transfert » mais produisaient l'impression désagréable de tourner en rond. M. L. ne se déplaçait pas, mais il me baladait, moi et mes tactiques. D'ailleurs, ce monsieur qui habite une autre ville se déplaçait très peu jusqu'à mon adresse, malgré un accord de départ. Les rares séances « en présence » le bouleversaient toujours et promettaient en vain des suites plus sérieuses.

M. L. a une vie formidable, réussite professionnelle extraordinaire, famille magnifique, épouse hors pair et maîtresse « spectaculaire ». Il souffre de ne pouvoir quitter l'une pour aimer tranquillement l'autre. Il est déchiré, rien de ce qui a fait sens dans sa vie (argent, pouvoir, culture, politique, etc.) n'est à la hauteur de ce qu'il gagne avec cette déchirure. C'est une vraie souffrance mais pas un symptôme. Les dilacérations, l'indécision, la honte s'intégrent toujours à son blabla.

La maladie de sa fille a finalement porté un coup à son monde merveilleux sans que le deuil entame la culpabilité qui l'immobilisait et l'envoûtait.

J'ai dû insister plus gravement pour qu'il se déplace et bousculer ses lamentations douloureuses en décomplant une des phrases où il exprimait sa culpabilité en disant « coisa feia ! », expression commune plutôt infantile, « comme c'est vilain ! », qui « il était une fois » avait marqué l'événement de corps traumatique.

La séance suivante s'est déroulée sur le divan, c'est là que le discours a viré de bord et que M. L. a pu mettre son déchirement au travail comme une question symptomatique, la chose vilaine, laide nommant au plus près l'énigme de son existence et cet exil de l'être, précipité comme exil du sexe, et qui faisait retour comme une attraction fatale pour les « choses laides ».

Depuis, les pistes associatives ont lâché le sens unique et commencent à déplier l'enveloppe formelle du symptôme, non sans surprise pour cet homme petit de taille qui se plaisait depuis plus de sept décennies à prouver ce « *minister kopf* », comme l'avait désigné en yiddish l'oracle de cette grand-mère émigrée.

Kristèle Nonnet-Pavois

Un dispositif analytique pour l'énigme *

Un premier entretien dans un CMP (centre médico-psychologique), une femme a demandé à rencontrer un psychologue. Avec l'invitation à déplier ce qui la conduit à sa demande, des premières paroles des fragments d'une vie et de ses questionnements se disent. Elle a une expérience des lieux de parole ayant auparavant déjà consulté. Quelques jours plus tard, elle revient avec son étonnement, surprise de constater que j'avais choisi de l'amener à préciser certains éléments plutôt que d'autres, notamment ses liens aux autres, plutôt que les diagnostics de TDAH et d'hypersensibilité qu'elle apportait aussi.

Y aura-t-il production d'un petit écart de la route d'un TDAH vers ce qui « titille » un sujet ? Et, s'il y a, ce petit écart sera-t-il un pas vers la mise en place d'un sujet supposé savoir ? Mettre d'emblée au travail un « je ne sais pas » et laisser place aux questionnements y participeront-ils ? Notre question, « Devenir analysant », vient interroger l'offre d'un analyste. L'offre d'un dispositif où il n'y a pas d'évidence et pas d'entendu entre celui qui s'adresse et celui qui fait offre ouvrirait un champ à ce qui échappe au savoir du diagnostic.

Couramment, la demande initiale à consulter est poussée par une attente que l'Autre réponde, un Autre porteur d'un savoir supposé. « Un psy » est attendu du côté du sachant, d'un qui pourrait délivrer de la connaissance sur un trouble et auprès duquel pourrait être pris conseil. La courte séquence clinique que j'ai choisi de partager avec les collègues, je l'amène bien qu'elle m'arrive hors d'une adresse directe à un analyste mais dans un lieu porteur des signifiants appelant la médecine et la psychologie. Ce sujet apporte avec lui un symptôme du discours de l'Autre et des normes actuelles. Dans une demande, il y a un attirail de départ dont les étiquettes diagnostiques peuvent faire partie. Dans l'offre, il s'agira de soutenir et

* ↑ Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

d'ouvrir à ce que peut traiter la psychanalyse et de permettre à un sujet de donner la forme d'une question pour lui-même à l'énoncé de ce qui le trouble, « qu'est-ce qui fait que cela m'arrive ? ».

Avec cette invitation à « [dire] n'importe quoi, ce sera merveilleux ¹ », que Yann Dujeancourt reprend, avec cette offre de l'association libre, l'analyste institue l'analysant comme supposé savoir. « Je ne sais pas où ça va m'emmenner mais je vais le dire », comme l'a formulé un analysant.

Passer de rapporter un trouble diagnostiqué à énoncer ce qui le trouble avec sa formulation subjective et singulière propose un mouvement à celui qui s'adresse à un analyste. Il rencontre un dispositif où un chiffage en attente de déchiffage voudrait décidément s'éclaircir et se faire savoir. Alors, bien sûr, le commencement d'une analyse, de la tâche analysante, ne se confond pas, ne coïncide pas avec la première rencontre.

Ce qu'il pourra en être du commencement du côté de l'analysant sera lié au dispositif analytique, là où l'analyste, à ne pas répondre comme sachant, pose le savoir dans une dimension supposée. Cela, il le sait, l'analyste, du trajet de sa cure et de ses chutes.

Avant que l'analysant soit analysant, pour que puisse advenir un « devenir analysant », pour qu'un sujet puisse « s'atteler à l'énigme ² », tel que Marie-José Latour l'a formulé tout récemment, l'analyste aurait la responsabilité de préserver la fonction de l'énigme, en passant par ce qui lui échappe aussi.

1.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 59, cité par Y. Dujeancourt, « Participe... Présent ! », dans ce numéro.

2.  M.-J. Latour, « La citation : présence de l'inimitable », *Mensuel*, n° 193, Paris, EPFCL, février 2026, p. 73-74.

Anastasia Tzavidopoulou

Le devenir analysant du tout-venant *

« Le tout-venant d'une demande ¹ » dans le cabinet du psychanalyste est une certitude qui se vérifie dans la pratique et que Lacan a déjà soulignée.

L'expression « tout-venant d'une demande » peut s'entendre de deux façons : d'abord comme le sujet tout-venant qui franchit le seuil de la porte du psychanalyste sans savoir ce qui l'attend, pas de sélection préalable donc ; mais aussi, comme tout ce que le sujet adresse à l'Autre, le tout-venant de ses symptômes, ses lapsus, ses angoisses ou ses silences.

On pourrait supposer que parfois, celui qui s'adresse à un analyste ait une idée, une idée théorique, de ce dont il s'agit. Pourtant, cela n'est évidemment pas une garantie pour qu'une psychanalyse commence, c'est-à-dire pour que cette adresse de la demande transforme la personne en sujet analysant. Au contraire même, cette idée théorique pourrait empêcher, au moins dans un premier temps, l'accès du sujet au dispositif analytique. Le devenir analysant nécessite un déplacement subjectif, un certain vacillement, une oscillation quant au rapport au savoir.

Ainsi, une jeune fille qui se présente au CMP reste « choquée » par son lapsus. Alors qu'elle évoque sa mère, sa vie de misère et ses difficultés, elle veut la comparer à Cendrillon – mais sans *happy end*. Pourtant, ce n'est pas Cendrillon qui surgit dans ses dits, mais Raiponce, une autre figure des contes de fées, figure des frères Grimm (Rapunzel, le nom original, est le nom d'une plante). Son lapsus, devant mon étonnement « mais quelle réponse ? », la surprend. Ce glissement de la langue fait énigme et événement pour elle, car il introduit un écart entre ce qu'elle croit dire et ce qui se dit. À partir de là, de ce petit glissement de la langue, cette *Réponse* qu'elle cherche et qui nécessite aussi une question, sa question, la

* ↑ Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

1. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.

fait bouger de sa position d'une personne venue demander de l'aide. « En venant ici, je pensais que vous alliez me dire ce que je dois faire, m'expliquer pourquoi j'agis ainsi. Et je me rends compte que c'est à moi de faire tout le travail. » Autrement dit, elle attendait la réponse de la part de l'Autre. Et cette attente de la réponse commence à se déplacer. C'est un point de bascule, une « conversion ² ». Le savoir supposé change progressivement de place. Il ne se situe plus du côté de l'Autre supposé savoir, mais commence à se loger du côté du sujet. Le sujet devient analysant. Cette jeune fille, issue d'un milieu très modeste, défavorisé, n'aurait jamais délibérément frappé à la porte d'un psychanalyste. C'est dans le dispositif analytique, au sein d'une institution, du fait qu'analyste et sujet sont impliqués ensemble, que quelque chose de la parole s'attrape et opère cette conversion, un passage irréversible.

Cette rencontre avec l'inconscient ne concerne que le tout-venant, à condition qu'il y ait un psychanalyste qui accepte d'être le *dépotoir* de tout ce qui se dit, le tout-venant d'une demande afin que le sujet s'y engage. En effet, il ne suffit pas qu'un sujet vienne et parle en disant tout ce qui lui passe par l'esprit. C'est une condition nécessaire mais pas suffisante. L'oreille de l'analyste est indispensable pour que quelque chose se dise dans les différents dits. Car, dès lors que la parole s'adresse à un Autre, ce qui se dit est ce qui résonne pour l'analyste, dans ce qui s'énonce. Et si cette oreille offre une écoute différente, différente de toutes les autres pratiques de la parole, c'est précisément parce que l'analyste a, lui-même, vécu cette expérience : il a été, lui aussi, le tout-venant d'une demande.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte analytique*, leçon du 22 novembre 1967 : « Suffirait-il ici d'indiquer que s'il est vrai – comme je l'enseigne – qu'il s'agit là de quelque chose comme d'une conversion dans la position qui résulte du sujet quant à ce qu'il en est de son rapport au savoir, comment ne pas aussitôt admettre qu'il ne saurait que s'établir une béance vraiment dangereuse à ce que seuls certains prennent une vue suffisante de cette *subversion* [...] puisque je l'ai appelée ainsi [...] du sujet ? »

XIII^E RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE L'IF-EPFCL

São Paulo, 23-26 juillet 2026

Rendez-vous de l'IF-EPFCL
« L'éthique de la psychanalyse
et les autres »

Rencontre internationale d'École
« Passe à l'analyste :
apories du témoignage »

Rendez-vous de l'IF-EPFCL

Prélude 5

Diego Mautino

L'éthique de la psychanalyse *

Avec la découverte de l'inconscient et l'invention du dispositif de la psychanalyse, Freud a d'abord introduit une subversion épistémique, celle même que Lacan a nommée « subversion du sujet ¹ ». Cela implique, parmi ses conséquences, un changement dans l'éthique : « Une éthique s'annonce, convertie au silence, par l'avenue non de l'effroi, mais du désir ². » Elle inclut le désir de l'analyste certes, mais elle est surtout mise en acte par l'analysant. Conversion donc de l'éthique du surmoi, de la peur de la « grosse voix ³ », vers le silence du désir, qui trace sa voie sous la demande articulée qui le transporte. Après avoir annoncé une éthique du désir faite pour contrer les aliénations adaptatives, qui sont au fond des éthiques de la demande de l'Autre, Lacan introduit du nouveau avec la notion de demande articulée, à distinguer du désir. Le désir se place donc dans un entre-deux-chaînes (du graphe), entre énoncé et énonciation de la demande. La demande suppose un Autre incarné qui n'est pas seulement le lieu des signifiants mais qui tient un discours.

L'éthique de la neutralité (bienveillante)

En rappelant la porte d'entrée de l'inconscient dans l'horizon de Freud, Lacan introduit le « désir de l'analyste » comme ce qui n'est articulable que du rapport du désir au désir, avec une fonction causale dans le processus

*  Prélude au XIII^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL, « L'éthique de la psychanalyse et les autres », qui se tiendra les 24 et 25 juillet 2026 à São Paulo.

1.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », (1960), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 793.

2.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », (1960), dans *Écrits*, op. cit., § « IV. Pour une éthique », p. 684.

3.  *Ibid.*

analytique. Bien que la formulation de cette thèse soit inédite avant 1964, sa dimension était déjà présente, implicite, chez Freud lui-même, avec sa notion de « neutralité (bienveillante) ». À rebours des normes des autres discours, accueillir ce qui se présente, prendre chaque cas comme le premier, ça tient au désir. La « neutralité » n'a rien d'une passivité, elle est au contraire bien active et, surtout, à contre-courant, dans la mise en suspens qu'elle impose aux normes communes ou fantasmatiques en jeu dans tous les autres liens sociaux. Cette dimension introduisait chez Freud, implicitement, une *autre option discursive*, différente de celle du discours courant, une option subversive de suspension des normes. C'est cette option de neutralité qui a permis de saisir que sous la demande adressée à l'analyste, ce qui opère, c'est le lien du désir au désir, du désir de l'analysant au désir de l'analyste, qui est en fait l'opérateur de la cure. « Le "désir du psychanalyste", c'est là le point absolu d'où se triangule l'attention à ce qui, pour être attendu, n'a pas à être remis à demain ⁴. »

... Autre éthique, une éthique du désir

Autre option discursive, ça veut dire autre éthique, et c'est pourquoi Lacan dit qu'il faut formuler une « éthique du désir », qui intègre les conquêtes de Freud concernant le désir : une éthique qui mettrait au premier plan la question du désir de l'analyste ⁵. Mais on sait qu'il introduit ensuite l'acte analytique, notion, elle, totalement inédite. Pas trace chez Freud de cette notion, même si on ne peut douter que l'acte y fut – déjà à l'entrée, un acte de « position de l'inconscient ». Par la suite, notamment à partir de l'inconscient supposé, quand se posent pour conclure les préliminaires, et après pour faire qu'il y ait analyse et qu'elle avance, eh bien quand ça se fait, c'est par ses suites que l'acte s'atteste. L'acte désigne le faire de l'analyste en tant qu'il opère. Seulement, Lacan a cherché ce qui est au fondement de son efficacité. Il répond que c'est la structure du langage, éclairée par la logique des ensembles, qui l'oblige à situer l'acte analytique comme « ce qui ne pense pas », c'est-à-dire le situer à partir de l'objet *a* ⁶. « Mais attention, que l'acte ne pense pas n'empêche pas qu'il soit porté par un désir. En qui donc l'acte, le concept de l'acte, surdétermine-t-il ce qui

4.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », (1967-1970), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 272.

5.  Cf. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », (1958), dans *Écrits*, op. cit., p. 615.

6.  Cf. C. Soler, *Traumatisme*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2025, p. 116-117.

s'est appelé jusque-là le désir du psychanalyste ? Il surdétermine en tout cas ce qui s'est appelé l'éthique du désir ⁷. »

L'éthique de la psychanalyse, une position à l'égard du réel

Au-delà de la découverte de l'inconscient, qui dans le symbolique trouve sa matière préformée, Freud a par ailleurs créé « le dispositif dont le réel touche au réel, soit ce que j'ai articulé comme le discours analytique », dit Lacan ⁸. Ce n'est pas un hasard si, dans le même « Compte-rendu », il introduit ce qu'il nomme « l'éthique qui s'inaugure de l'acte ⁹ ». Inaugurer donne à penser qu'elle est nouvelle, pas seulement dans sa formule mais dans ce qu'elle est, c'est-à-dire dans ce qu'elle vise, puisque parler d'éthique, c'est parler des finalités. Le désir de l'analyste opérateur dans la cure a pour modèle Socrate, son désir pur, indéterminé, dont l'objet reste énigme, énigme qui a traversé les siècles, Lacan y revient encore dans « Radiophonie », disant de son désir pur que « Socrate se met à me le barrer sans remède ¹⁰ », ce qui signifie qu'il reste ininterprétable. C'est un désir anticipé par la neutralité freudienne, à contre-norme, mais il y manque quelque chose, à cette neutralité. Colette Soler signale que ce qui manque, c'est la boussole. L'objet du désir, dans sa différence d'avec la cause du désir, c'est la boussole du désir, fût-elle instable et épisodique. Alors, le désir pur de l'analyste serait-il débousolé ?

L'éthique de l'acte analytique

L'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique répond à la question de ce que peut être la boussole du désir de l'analyste. Lacan pose qu'à défaut de l'objet, à défaut donc de la boussole du fantasme, suspendue par la neutralité, « dans l'éthique de l'acte, la logique commande ¹¹ ». L'éthique de l'acte est donc une éthique qui vise le réel, le réel du langage. Voilà la boussole qui peut orienter l'analyste, là où ce n'est pas le fantasme comme en toute autre relation. Ce que la logique commande, ce sont des impossibilités qui président dans l'expérience à de l'insaisissable, ou bien ce sont des nécessités qui président à de l'inévitable. Or, Lacan continue : « [...] la

7.  Ibid.

8.  J. Lacan, « ... ou pire. Compte-rendu du Séminaire 1971-1972 », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 548.

9.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte-rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 380.

10.  J. Lacan, « Radiophonie », (1970), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 411.

11.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte-rendu du Séminaire 1967-1968 », art. cit.

logique commande, c'est sûr de ce qu'on y retrouve ses paradoxes ¹². » C'est donc en retrouvant toujours ses paradoxes que la logique ouvre les voies aussi à de la contingence et à du possible, qui font place au changement. En reprenant la perspective apportée par l'Argument du XIII^e Rendez-vous, on peut dire que « la logique préside en effet à ce vers quoi va toute analyse », par le truchement d'une interprétation qui, dans le singulier de chaque cas, distingue ce qui dépend des options du sujet de ce qui dépend du réel de la structure, incontournable, là même cependant où chacun « a sa chance d'insurrection ¹³ ».

12.  *Ibid.*

13.  Cf. C. Soler, « Éthiques », Argument du XIII^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL, *Mensuel*, n° 185, Paris, EPFCL, mars 2025.

Rencontre internationale d'École

Prélude 1

Philippe Madet

Passe à l'analyste : apories du témoignage *

À notre titre, nous n'avons pas donné la forme interrogative. Qu'il y ait des apories du témoignage, c'est un fait. Quelles en sont alors les conséquences et ont-elles pour corollaire une garantie forcément aporétique de la passe à l'analyste ?

Appuyons-nous sur le discours de Lacan du 6 décembre 1967 à l'EEP. Que dit-il, entre autres ?

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre ¹. » Pas de garantie ultime qui valide l'Autre. L'École, le CIG, les cartels de la passe ne dérogent pas à la règle, sinon ils la contrediraient.

« Il n'y a pas de vrai sur le vrai ². » La transmission par le passeur comme le témoignage du passant, construction dans l'après-coup, ne peut être qu'incomplets. Pas de vérité toute, totale, garantie. Déjà, à propos de la fin de l'analyse, Lacan parlait des apories de son compte rendu ³.

« Il n'y a pas non plus d'acte de l'acte ⁴. » Impossible donc de le répéter à l'identique et d'en tirer une norme universelle.

De ces trois apories, nous pouvons déduire qu'il n'y a pas non plus de garantie de la garantie de la passe à l'analyste.

*  Prélude à la IX^e Rencontre internationale d'École de l'IF-EPFCL, « Passe à l'analyste : apories du témoignage », qui se tiendra le 23 juillet 2026 à São Paulo. Philippe Madet est membre du CIG 2025-2026 (Collège international de la garantie).

1.  J. Lacan, « Discours à l'EEP du 6 décembre 1967 », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 9-29.

2.  *Ibid.*

3.  *Ibid.*, p. 11.

4.  *Ibid.*, p. 13.

Pourtant, il arrive qu'un cartel dise, à l'unanimité, sa certitude du passage à l'analyste, ce qui peut paraître comme une contradiction avec l'absence de garantie toute. De quelle certitude s'agit-il alors ? Probablement faut-il différencier la certitude dogmatique, qui refuse toute interrogation ou remise en question (nous savons, c'est la vérité), et la certitude que nous pourrions qualifier d'analytique, qui n'est pas un verdict (nous décidons, c'est un acte).

Les apories du témoignage ne constituent pas une impasse pour l'acte. Cela m'amène à différencier l'aporie de l'impasse, bien que les deux signifiants soient souvent utilisés de manière interchangeable. Avec l'impasse, la pensée s'arrête, ne peut pas aller plus loin. L'aporie, en revanche, serait plutôt un trou autour duquel la pensée tourne. L'impasse empêche, coince, fait impuissance. L'aporie, bien que démontrant un impossible, ne fait pas impuissance, elle pousse à chercher.

De ce fait, le dispositif de la passe fonctionne-t-il malgré ou par ? Malgré ses apories considérées comme simples limites, soit « c'est comme ça », « il faut faire avec », ou bien par ses apories et en particulier celles du témoignage, soit comme fondement ? « C'est comme ça » pourrait s'entendre comme « c'est suffisant », mais au risque de produire des suffisances⁵. La seconde hypothèse suggère qu'il reste toujours quelque chose à explorer, ce qui implique que le savoir n'est jamais complètement clos, mais plutôt en constante circulation.

L'aporie n'est pas un défaut de sens, n'est pas ce qu'on ne comprend pas, mais ce qu'on ne peut pas résoudre. Elle n'est pas un défaut du dispositif, mais sa condition. Sans aporie, le témoignage pourrait se limiter à des réponses à un questionnaire et fabriquer un idéal du psychanalyste. Ce qui ne se résout pas fonde au contraire l'acte même de témoigner, avec ses impossibles inhérents.

Les apories, si elles peuvent nous conduire vers le flou, l'arbitraire et la confusion, nous obligent en réalité à la rigueur. Je fais ici référence à une autre citation de Lacan, tirée de son discours à l'EFP du 6 décembre 1967 : « Si le vapoureux du héros permet de rire à l'écouteur, c'est de le surprendre de la rigueur de la topologie construite de sa vapeur⁶. »

5.  Je fais ici référence au texte publié dans les *Écrits*, « Situation de la psychanalyse et formation en 1956 », Paris, Le Seuil, 1966, p. 477.

6.  J. Lacan, « Discours à l'EFP du 6 décembre 1967 », art. cit., p. 14.

PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE

Dominique Touchon Fingermann

Comment débute une analyse *

Nos journées d'École ont l'habitude de nous mettre au travail autour de la fin de l'analyse et du passage obligé du psychanalysant au psychanalyste, condition de l'extension de la psychanalyse. C'est d'ailleurs moins une question d'habitude qu'une question de principe, que la « Proposition... » de Lacan a mise définitivement à l'ordre du jour : mettre l'analyste sur la sellette, vérifier son actualité, s'assurer qu'il y ait *du* psychanalyste dans le monde, au point de garantir l'éthique, la présence et l'opération de la psychanalyse, pour aujourd'hui et pour demain.

Mais pour qu'une analyse finisse et produise éventuellement un analyste, il faut bien qu'elle commence. Un changement de discours conditionne ce début, qui peut s'avérer par la suite comme le début de la fin : c'est un événement, renouvelé à chaque entrée en analyse.

« Comment devient-on psychanalysant ? » est donc la question qui nous a occupée pour cette journée École de la Rencontre de la Zone pluri-lingue de l'IF-EPFCL à Istanbul en avril 2025, tout comme elle met au travail les Cercles cliniques de l'EPFCL depuis 2025.

On devient analysant quand le Dire de l'interprétation percute le dire de la demande et fait rebondir celui-ci en le mettant au travail. Il faut le Dire donc, pour que l'expérience de parole qui procède de la souffrance de quelqu'un engage le procédé freudien en mettant le sujet en question et l'implique dans ce travail forcé de l'association libre.

« Au commencement était le Verbe », soit, et bien entendre les causes et les effets de la fonction et du champ de la parole et du langage, a en effet inauguré l'aventure psychanalytique telle que Freud l'a inventée et telle que Lacan en a formalisé l'expérience, depuis le procédé freudien et donc « la création du dispositif dont le réel touche au réel ¹ ». Pas de psychanalysant

*  Texte présenté à la Rencontre de la Zone pluri-lingue de l'IF-EPFCL, à Istanbul, avril 2025.

1.  J. Lacan, « ... ou pire », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 548.

sans psychanalyste et sa mise en jeu du silence qui pose l'inconscient et suppose un savoir qui orientera le transfert.

Au début d'une analyse il y a le transfert, « par la grâce du psychanalyste ² », dit Lacan, mais pas sans l'analyste dont la tactique, par chance, conduira la stratégie transférentielle dans le sens de la politique de la fin. L'association libre, le transfert, la demande, la plainte sont mis au travail, dans une tâche qui explorera la structure du langage : mais pas d'aventure psychanalytique sans la bonne rencontre avec l'acte de l'analyste.

« Au commencement était le Verbe » donc, mais il y faut ce qu'inaugure comme lien le discours analytique pour mettre la parole à l'envers du discours commun et y dégager « ce que parler veut dire », comme Lacan s'amusa à le souligner dans « Variantes de la cure type » en 1953, en précisant que cette expression indiquait déjà suffisamment que ce n'était pas dit puis qu'il y avait d'un côté le parler et de l'autre le vouloir dire.

Vingt ans plus tard cependant, Lacan en 1974 rectifiera ce qu'il s'agit de « bien entendre » dans la parole, comme il le dit explicitement dans ce passage d'une conférence de presse à Rome :

Et puis surtout, figurez-vous, j'ai une certaine expérience de ce métier sordide qui s'appelle être analyste. Et alors là j'en apprend quand même un bout. Et je dirai que le « Au commencement était le Verbe » prend plus de poids pour moi, parce que je vais vous dire une chose : s'il n'y avait pas le Verbe, qui, il faut bien le dire, les fait jouir, tous ces gens qui viennent me voir, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient chez moi, si ce n'était pas pour à chaque fois s'en payer une tranche, de Verbe ? Moi, c'est sous cet angle-là que je m'en aperçois. Ça leur fait plaisir, ils jubilent. Je vous dis, sans ça pourquoi est-ce que j'aurais des clients, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient aussi régulièrement, pendant des années, vous vous rendez compte ! C'est un peu comme ça. Au commencement en tout cas de l'analyse, c'est certain. Pour l'analyse, c'est vrai, au commencement est le Verbe. S'il n'y avait pas ça, je ne vois pas ce qu'on foutrait là ensemble ³ !

Cette tirade de Lacan indique bien que le seul médium dont dispose la psychanalyse, dès le début et jusqu'à son terme, a bien d'autres fins que le blabla de l'interlocution, si on y entend « la fiction et le chant de la parole et du langage ⁴ », comme il le lance dans « L'étourdit » en 1972 (soit vingt ans après « Fonction et champ de la parole et du langage »).

2.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 247.

3.  J. Lacan, « Conférence de presse du docteur Jacques Lacan au Centre culturel français, Rome, le 29 octobre 1974 », dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 6-26.

4.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 461.

Mais n'allons pas trop vite au début de la fin, reprenons les choses depuis le commencement et déplaçons ce à quoi ce seul « moyen » de l'opération de la psychanalyse nous donne accès : l'oubli d'un savoir.

Lacan l'annonce en prologue de « L'Étourdit » : « Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ⁵. » Si la parole ne va pas sans dire, celui-ci reste oublié derrière ce qui s'entend : les énoncés de la demande de transfert que déroule l'association libre, et derrière ce qui se dit : l'énonciation du désir.

J'ai choisi de déplier en cinq temps ce « problème crucial pour la psychanalyse » qui, à un certain moment de notre histoire, a été épinglé comme « la passe à l'entrée ». Cette expression a eu un mauvais sort, mais elle avait l'avantage d'élever le début d'une analyse à la dignité d'un passage, pour ne pas dire d'un renversement, d'une subversion : subversion du sujet enfin mis en question.

Ces cinq temps ne sont pas chronologiques puisqu'ils renvoient tous à la logique unique de ce passage qui inaugure ce point de bascule de la structure où s'installe cet opérateur d'un nouveau lien que Lacan a nommé le discours du psychanalyste.

1. Au début d'une analyse, il y a du Dire ;
2. Au début d'une analyse, il y a l'association libre ;
3. Au début d'une analyse, il y a le transfert ;
4. Au début d'une analyse, il y a la demande ;
5. Au début de la fin : identification du symptôme.

Au début d'une analyse, il y a du Dire

Une analyse ne commence pas sans une offre, une invitation, une incitation à dire. C'est en cela que consiste l'énoncé de la règle fondamentale ou, plutôt, son énonciation et l'acte qui porte celle-ci. Lacan note d'ailleurs dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » que c'est de cela que dépend la direction de l'analyse (sa finalité), car la manière dont cette règle est proposée à l'entrée en analyse véhicule « la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui ». En effet,

la direction de la cure est autre chose. Elle consiste d'abord à faire appliquer par le sujet la règle analytique, soit les directives dont on ne saurait méconnaître la présence au principe de ce qu'on appelle « la situation analytique », sous le prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser.

5.  *Ibid.*, p. 449.

Ces directives sont dans une communication initiale posées sous forme de consignes dont, *si peu que les commente l'analyste, on peut tenir que jusque dans les inflexions de leur énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui* ⁶.

Quelle est donc la doctrine qui soutient la persistance et le renouvellement de notre « accueil » psychanalytique de la parole de l'analysant à chaque « entrée en analyse » ?

Indépendamment de l'énoncé de la règle par l'analyste, celui-ci y engage le pari du savoir inconscient. Il se fait ici le pari que la parole libérée de ses attaches à l'Autre pourrait se permettre de dire les bêtises qui donneraient accès et valeur à ce qui n'a de place nulle part ailleurs : les bavures du bavardage, les éclats et autres éclaboussures, les ratages, les débris, les restes et les déchets, inconvenables, inconvenants pour le sens commun et la bienséance dans tout autre lien social. C'est l'hypothèse qui sustente la règle fondamentale : il va en résulter quelque chose : « Enfin, dites toutes les bêtises que vous voudrez et de ça va résulter quelque chose ⁷. » Ces bêtises et autres bavures pourraient donner accès à cette Autre *dit-mansion* du parlêtre qui n'est pas sujet, ne s'assujettit pas : l'inconscient sans sujet, le réel de l'inconscient.

Au début, il y a donc le dire du psychanalyste qui, en deçà de ses énoncés particuliers et divers, propose et pose l'inconscient : « position de l'inconscient ». Il le met en jeu, l'installe dans la scène analytique, c'est la mise d'entrée « de l'analyste », mise en cause d'un dire d'où peut éventuellement se produire « une » analyse. C'est l'« en-gage » initial, comme dirait Michel Bousseyroux ⁸, coup d'envoi du désir du psychanalyste qui soutiendra l'opération du début à la fin.

L'analyste parie sur le déplacement que favorise la règle fondamentale pour engager le sujet dans « une certaine mobilité par rapport à cet univers du langage », remarque Lacan dès son premier séminaire : « *En lançant le sujet dans une certaine façon de se déplacer dans l'univers (du langage), autant que possible, et, d'une certaine façon ayant rompu cette amarre, c'est-à-dire la relation de courtoisie, de respect, d'obéissance à l'autre, tout ce que nous appelons, nous, une "libre association", excessivement mal définie par ce terme, pour autant que ce sont les amarres de la conversation*

6.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 586.

7.  J. Lacan, Conférence donnée au musée de la Science et de la technique de Milan, le 3 février 1973.

8.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024, p. 47.

avec l'autre que nous essayons de couper, en certains points, que le sujet se trouve dans une certaine mobilité par rapport à cet univers du langage, où nous l'engageons ⁹. »

Une analyse ne commence pas sans cette incitation aux dits de l'association libre et à leur dire moteur : « Dites ! », « Qu'on dise ! ». Supposer des énoncés libres du joug de l'Autre est une fiction, cela met toutefois en jeu, soupçonne, signale, voire convoque, qu'il y a du dire qui échappe aux règles des dits modelés par l'Autre, c'est-à-dire qui déborde les énoncés assujettis aux lois de l'Autre du langage.

Ce soupçon d'un Dire singulier est la plupart du temps audible d'emblée du côté du futur analysant ; en effet, dès les premiers énoncés des entretiens préliminaires, qui déclinent échecs, ravages, solitudes, ennuis ou autres déclinis du sens de la vie, se dénote déjà ce point de singularité à nul autre pareil, un point de l'émergence d'un dire qui *ex-siste*, quelque chose qui excède les dits, tout en conditionnant leur séquence, leur sens, leur adresse, leur enchaînement : « La première des choses que nous ayons à faire », nous indique Lacan dans *Encore*, « c'est de partir de ceci, que nous sommes là en face d'un dire, qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire quoi ? – rien d'autre que les effets de ces dire. Ces effets, nous voyons bien en quoi ça agite, ça remue, ça tracasse les êtres parlants ¹⁰. »

Cet appel, cette invitation, cette offre propre à la « règle fondamentale », comporte le dire de l'interprétation, soit l'hypothèse de l'inconscient, c'est le point de départ possible d'une analyse où peut s'impliquer un analysant touché par cet « accueil psychanalytique » au point ineffable du dire de sa demande et qui l'engage jusqu'au point final où la prise en compte de cet acte de parole, sa nomination, sera aussi son point de partition, « sépartition ¹¹ » de la fin : « À cause de ce qui vient au dit comme conséquence ¹². »

L'interpellation *discrète* du dire, « l'en-gage » de l'analyste, cause et cela peut être le début de la fin dans la mesure où l'expérience analytique saura en tirer toutes les conséquences. La mise en jeu de l'association libre depuis le dire de l'analyste peut avoir de sérieuses suites, comme l'explicite Lacan toujours dans le séminaire *Encore* :

Le sujet est proprement celui que nous engageons, non pas, comme nous le lui disons pour le charmer, à tout dire – on ne peut pas tout dire – mais à dire

9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 288.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 45.

11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 273.

12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 25.

des bêtises, tout est là. C'est avec ces bêtises que nous allons faire l'analyse, et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient. C'est justement dans la mesure où il veut bien ne plus penser, le bonhomme, qu'on en saura peut-être un petit peu plus long, *qu'on tirera quelques conséquences des dits – des dits dont on ne peut pas se dédire, c'est la règle du jeu.*

De là surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir *ek-sister* au dit. À cause de ce qui vient au dit comme conséquence. C'est là l'épreuve où, dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint ¹³.

Le dernier livre Michel Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, indique la valeur musicale d'anacrouse du dire de l'analyste. L'anacrouse désigne la note jouée avant le premier temps d'une musique, un silence comme point d'appui et coup d'envoi de la mélodie à venir : « Ça commence par là, l'air et les paroles, par un silence qui décompte les temps de la mesure "zéro", écrite juste avant de battre la première ¹⁴. »

Au début d'une analyse, il y a l'association libre

L'association libre est donc ce type de parole qui donne suite à l'énoncé de la règle fondamentale et à l'invitation au dire qu'elle comporte, elle est à la fois réponse à l'interprétation et occasion de son incidence.

Elle est en effet une parole qui procède de l'interprétation à priori que contient la règle fondamentale, comme le pose Lacan dans sa question : « Comment le discours, le discours libre qui est recommandé au sujet, est-il conditionné de ce qu'il est en quelque sorte *en passe* d'être interprété ¹⁵ ? » Mais elle constitue tout aussi bien le terrain approprié où ne pas rater l'occasion de faire intrusion en *interprétant* le silence ou la coupure qui y fera résonner autrement, autre chose.

Son énoncé paradoxal, qui articule la règle et la liberté, annonce d'emblée l'accueil de la structure qu'elle invite à se déplier dans le dispositif. En effet, dans les énoncés, dans « ce qui s'entend » de la parole qui tombe, *einfall*, se recueille ce qui procède de la double causation du sujet : l'aliénation et la séparation, les signifiants de son aliénation à l'Autre du langage et ce qui y échappe et cause sa subjectivité en mal d'être.

Mais comment faire la différence entre une parole quelconque et cette parole qui caractériserait le passage à un discours analysant ?

L'attention flottante qu'elle trouve du côté de l'analyste va l'avertir très vite des qualités de ce partenaire, car, comme le souligne très tôt Lacan,

13.  *Ibid.*

14.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, op. cit., p. 142.

15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 405.

« sa voix se fera seule entendre pendant un temps dont la durée reste à la discrétion de l'analyste. Particulièrement lui sera vite manifeste, et d'ailleurs confirmée, l'abstention de l'analyste à lui répondre sur aucun plan de conseil ou de projet ¹⁶. »

Ce passage à la parole analysante marque l'inclusion dans son adresse de ce partenaire qui par chance peut répondre aux bêtises, à la discontinuité du sens, peut répondre du non-sens. La condition de la parole d'association libre, c'est l'inclusion d'un partenaire qui ne « comprend pas » en bouclant une signification, comme l'indique tant de fois Lacan ; au contraire, il la suspend et insère dans cette brèche, ce suspens, l'interprétation silencieuse : il y a un savoir qui échappe au sens commun, il y a l'inconscient.

La règle : « Dites des bêtises » prétend déclencher un parler libre des chaînes du bon sens, soit accueillir un sens « unique », quelque chose qui ferait signe de l'Un, et non de l'Autre. Pari à l'envers du bon sens, puisque nous savons que de structure le signifiant s'articule et suppose un savoir dans l'Autre signifiant qui le ferait sujet, et c'est d'ailleurs ainsi que s'inaugure la dynamique/dialectique du transfert, qui va ainsi se déployer dans le cours de la parole en impliquant l'analyste dans la « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient » propre à l'analysant.

Si le transfert fait promesse et donne espoir à qui s'aventure dans une analyse, la règle fondamentale l'engage comme un travail. Consentir à cette « pratique du bavardage », au début d'une analyse, n'est donc pas n'importe quoi, c'est un faire, un travail, et même un travail forcé, car il s'agit de s'engager dans une tâche quasi bureaucratique, comme le souligne Lacan.

Que se produit-il donc dans ce travail qui fasse la différence d'avec une parole d'interlocution ?

« Ce signifiant, c'est la tâche, le faire du sujet que de le laisser à son jeu ¹⁷. » Ce qui guide les chaînes des signifiants qui s'enchaînent et se déchaînent à la suite de l'invitation « Dites ! », c'est tout d'abord une supposition sur ce savoir énigmatique qui assujettit et contraint celui qui prend la parole, dans ce lieu hors du commun que lui propose l'analyste. Freud, dès les *Études sur l'hystérie*, au moment de l'invention de la *talking cure*, décrivait avec précision comment les associations, de déplacements en condensations, tissaient un réseau complexe autour de ce qu'il localisera plus tard

16.  J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », (1948), dans *Écrits*, op. cit., p. 106.

17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 138.

comme l'ombilic des rêves, *l'unerkannt* ¹⁸. Lacan, dans son texte « L'instance de la lettre dans l'inconscient », mettra en évidence comment les chaînes signifiantes se trament de métaphore en métonymie à la recherche de l'identité perdue, en exil, de ce sujet soumis aux lois du langage.

C'est cependant une autre piste de l'association libre qu'indiquera Lacan dans son séminaire *L'Acte psychanalytique*, quand il indique avec insistance que ce qui guide la parole associative en conséquence de la règle, c'est plutôt déjà une abdication du sujet, sa destitution et non son institution dans les chaînes du langage : « La tâche à laquelle l'acte psychanalytique donne son statut est une tâche qui implique déjà cette destitution du sujet ¹⁹. » Voici en effet comment il précise ici la règle fondamentale : « Le sens de la règle fondamentale, c'est justement, jusqu'à un point aussi avancé qu'on peut, c'est ça la consigne, que le sujet s'en absente ²⁰. »

Cependant, si consentir à la règle fondamentale « laisser le signifiant à son jeu » conditionne un « se perdre », qui destitue le sujet, cela implique aussi logiquement de prendre au sérieux ce qui provient de cette perte même. En effet, passé le cap de la bonne espérance du début de l'analyse, ce sont l'ennui et la répétition qui pourraient caractériser cette expérience impaire de parole, à moins que la réponse de l'analyste, ses coupes et coupures dans l'enchaînement signifiant n'extraient de cette « profonde insuffisance logique ²¹ » de la chaîne associative la valeur de sa limite, que Lacan désigne comme l'objet *a*.

Le début de la fin de l'expérience de parole réduira la dispersion du signifiant laissé à son jeu à la série du signifiant élevé à la dignité de l'Un, « Y a d'l'Un », par contraste à la valeur d'objet *a* donnée à la perte que « le signifiant laissé à son jeu » perpétue et vectorise.

À la fin, cette pratique du bavardage que Lacan mentionne dans son dernier séminaire *Le Moment de conclure* peut réduire son faire à sa *poiesis*, soit ce qui reste comme une écriture de bavures, éclats et éclaboussures de jouissance dans les débris de *lalangue*. À la fin, ce jaspinage pourrait réduire

18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 502 : « La notion de disparition du sujet dont vous pouvez trouver la trace lorsque Freud parle de l'ombilic du rêve, le point où toutes les associations convergent pour disparaître, pour n'être plus reliables à rien [d'autre] que ce qu'il appelle *l'unerkannt*. C'est de cela qu'il s'agit. Par rapport à ceci, le sujet voit en face de lui s'ouvrir quoi ? Rien d'autre qu'une autre béance, qui, à la limite, engendrerait un renvoi à l'infini du désir vers un autre désir. »

19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique, op. cit.*, p. 110.

20. ↑ *Ibid.*, p. 138.

21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 276.

sa logique à du Un et faire de l'opacité de débris de jouissance, poème à ne pas oublier.

Mais reprenons les choses depuis le début de ce vecteur transférentiel.

Au début d'une analyse, il y a le transfert

Au commencement de la psychanalyse est le transfert. Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanalysant ²².

Übertragung, transporter au-delà, Freud utilise d'abord ce mot pour parler du langage et de sa structure : chaque *représentation* transporte la chose (par définition non représentée) au-delà (*über*), vers, pour une autre représentation, dit-il. Les condensations et les déplacements, ce que Lacan reprend depuis la linguistique comme les métaphores et les métonymies, finissent par articuler, tresser une structure en réseau : croisements, nouages, glissements se trament autour et à cause de *l'achose* ineffable, inconciliable avec le signifiant.

Par la « grâce de l'analysant », et ce en réponse à l'offre et à la position de l'analyste, la parole de l'association libre va donc transporter, de l'un à l'autre, ce qui la cause : le manque d'identité que la marque du signifiant (qui ne signifie rien tout seul) creuse. Par la grâce de l'analysant, dès le début, « le transfert apparaît se motiver déjà suffisamment de la primarité signifiante du trait unaire ²³ » et s'avère donc voué à demander plus et encore (*re-petito*) de réponse signifiante qui complèterait son incomplétude : (S₁(S₁(S₁(S₁(... S₂))))).

Au commencement de la psychanalyse, la parole de transfert déploie son rapport particulier aux signifiants qui enchaînent le sujet à l'adresse de celui qui se met en position de les recevoir, occupant sa position dans la structure de l'Autre signifiant.

Lacan écrit la logique du lien transférentiel dans le mathème du transfert ²⁴, qui a l'avantage de réduire les phénomènes de transfert à une logique, la logique du signifiant avec ses mécanismes métonymiques et métaphoriques, et de préciser la place du « sujet supposé savoir » du côté du signifiant du transfert, soit de l'analysant, agent de ce lien spécifique de transfert d'un signifiant à l'Autre.

22. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 247.

23. ↑ J. Lacan, « Compte rendu de *L'Acte psychanalytique* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 377.

24. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 248.

$$\frac{S_t \text{ -----}}{s(S_1, S_2, S_n \dots)} \rightarrow S_q$$

Les points de suspension à la suite du S_n de cette écriture marquent l'infinimentisation de cette requête et le manque qui s'inscrit forcément dès le début, malgré l'espoir qui soutient l'appel fait au deuxième signifiant, qui donc ne sauvera pas du mal-être et condamne le sujet à n'être qu'un supposé.

Par la grâce de l'analysant toutefois, la demande transporte la cause du désir, et si l'objet qui cause a une « consistance qui se soutient d'une logique pure ²⁵ », l'*achose* dans le transfert se revêt de ses atours pulsionnels pour demander ce complément d'être appelé amour. « Ce n'est pas ça » pourrait être le dire de la « requête d'une urgence ²⁶ » de l'analyse au début, qui s'énoncerait comme ce fameux « Je te demande de refuser ce que je t'offre car ce n'est pas ça ²⁷ ».

Il s'agit cependant pour l'analyste de « peser cette requête » dès les entretiens préliminaires, dans cette « confrontation des corps ²⁸ » où se prend la mesure de l'objet dont l'analyste va devoir occuper la place en tant que semblant.

Par la grâce de l'analysant, l'analyste occupe cette place de l'objet pesé dans la demande transférentielle : « Alors, de quoi s'agit-il, dans l'analyse ? Si l'on m'en croit, on doit penser que comme je l'énonce, s'il y a quelque chose qui existe et qui s'appelle le discours analytique c'est parce que l'analyste en corps, avec toute l'ambiguïté motivée de ce terme, installe l'objet petit *a* à la place du semblant ²⁹. »

Lacan donnera suite à ce mathème du transfert par l'écriture des mathèmes des discours pour que soient mises en évidence les possibilités de transformations et de déplacements que le maniement du transfert, par la position de l'analyste dans la structure, peut éventuellement produire pour

25. ↑ J. Lacan, « Compte rendu de *L'Acte psychanalytique* », art. cit., p. 377.

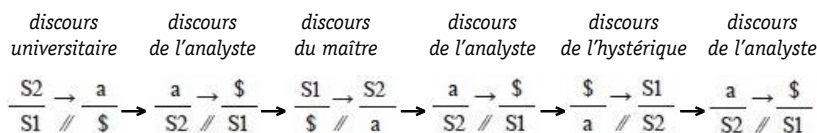
26. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 573. « L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée. »

27. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 82.

28. ↑ *Ibid.*, p. 228 : « Parce que, quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet pour la première fois et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important c'est ça, c'est la confrontation de corps. C'est justement parce que c'est de là que ça part, cette rencontre de corps, qu'à partir du moment où on entre dans le discours analytique, il n'en sera plus question. Mais il reste qu'au niveau où le discours fonctionne qui n'est pas le discours analytique, la question se pose de comment ça a réussi, ce discours, à attraper des corps. »

29. ↑ *Ibid.*, p. 231.

celui en place d'analysant. Transformations et déplacements topologiques qui produiront de fait un autre rapport à la jouissance et au savoir :



L'analyste bat la mesure de la ronde des discours, sa position, son interprétation insiste à causer le sujet et à le mettre en question, soutenant le discours analysant (DH, le discours de l'hystérie) qui, mis en place au début de l'analyse, s'obstinera, le temps qu'il faut, le temps pour comprendre, et s'épuisera à produire ce savoir impuissant à rejoindre sa vérité.

La mise en fonction de la ronde des discours depuis le discours du psychanalyste et l'engagement du sujet divisé comme agent du discours, dit de l'hystérique, configure le début de la fin de cette analyse qui vient de s'engager dans son aventure.

Au début d'une analyse, il y a la demande

La demande au début semble évidente : quelqu'un se déplace jusqu'au cabinet d'un « psy » pour demander de l'aide, de la compréhension, de l'écoute. On espère y trouver l'accueil de ce qui est incompréhensible : malaise, angoisse, soit ce qui n'a de place nulle part ailleurs.

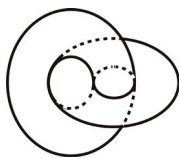
La demande n'a pas besoin d'être avouée d'une manière explicite pour déplier sa structure. N'importe quelle adresse à l'autre présente la structure du langage, quand un signifiant en appelle un autre pour lui donner sens, et $S1 \rightarrow S2$ peut se lire comme l'écriture d'une demande. Celle-ci déplie la logique du signifiant qui « en tant que tel » n'a pas de sens et il lui faut un second signifiant pour ouvrir la piste de la signifiante.

Les demandes du sujet ont inauguré son entrée dans la sujétion au langage, puisque ses besoins ont dû être lus et interprétés par l'Autre et l'altérité de son langage. Les besoins ainsi transformés en pulsions impriment un ratage et vouent la demande à l'insatisfaction et à la répétition. En effet, l'objet visé et déjà perdu ne peut être atteint. Les demandes ouvrent donc sur la dimension de la castration et du désir.

Au début, il n'y a pas de demande d'analyse, il y a un espoir qu'un autre accuse réception de sa lettre en instance. Mais par l'intermédiaire de la demande, les développements infinis de l'association libre vont interpeller

et inclure le partenaire analyste afin que son désir donne une forme et une limite à cette demande de sens.

Lacan, dans son séminaire *L'Identification* (1961-1962), propose la figure topologique du tore, qui dessine la projection de la demande et y localise à l'infini le désir et l'objet qui le spécifie. Il propose à la suite ce qu'il appelle le tore du névrosé qui figure l'enlacement de la demande du sujet avec l'Autre.



Le début d'une analyse amorce les tours de la demande, la répétition de son parcours n'épuise pas ses tours et détours, puisque son objet y sera déduit logiquement et localisé topologiquement comme impossible d'accès. Le parcours d'une analyse n'épuise pas les tours et détours de la demande que le transfert répercute, à moins que s'y démontre sa limite, son point d'origine ineffable : le dire de la demande inconciliable avec le signifiant qui pourrait permettre l'accès à ce qui nomme le *parlêtre*, l'être qui prend la parole.

Dans son séminaire *L'Identification*, Lacan explicite la façon dont les chaînes signifiantes défilent, défiant l'impossible accès au dire de la demande. Les énoncés ne peuvent nommer l'acte de l'énonciation : « Ce point radical, archaïque, qu'il nous faut de toute nécessité supposer à l'origine de l'inconscient. » Point qui demeure élidé et opaque malgré la suite des énoncés, car il s'agit ici de « ce qu'il ne peut savoir, à savoir le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation ³⁰ ».

Au début de la fin : identification du symptôme

La parole de celui qui souffre et va à la rencontre d'un psychanalyste met forcément le sujet en mouvement en direction d'un autre supposé entendre sa plainte issue de sa douleur d'exister. L'énoncé de cette souffrance ne pourra produire une analyse que si par chance elle trouve le silence qui la fait résonner comme énigme et la transforme en question. De cette mise en question du sujet supposé à la souffrance dépend le commencement d'une analyse et cela indique la direction de son terme.

30. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1962.

Prendre appui sur le silence de l'analyste ³¹ amorce l'interrogation sur cette fêlure de l'être qui s'obstine à se manifester à l'envers du moi et de ses pantomimes. Le silence de l'analyste interprète la douleur comme « l'opacité spécifique ³² » du symptôme.

La précipitation du symptôme comme énigme du sujet oriente l'association libre au-delà du blabla, du côté du sujet mis en question, de sa division et du manque qui la cause. Le manque à être peut alors prendre valeur de symptôme.

L'entrée de l'analyste, avec son « intervention sur le transfert », pourra dès le début engager le mouvement de bascule de la lettre du symptôme, qui à la fin opéra du pire au dire. Cette intervention fonctionnera comme acte, dans la mesure où son dire saura donner valeur d'*ex-sistence* au point inaugural de la demande. L'interprétation de l'analyste prend en compte la demande issue du mal-être et de sa marque de symptôme pour le réduire à la fin à une valeur d'*ex-sistence*.

L'entrée de l'analysant dans le dispositif analytique relève d'un passage que l'expérience de la parole favorise, à condition de la rencontre du sujet avec la fonction « de l'analyste ». Cette rencontre élève l'association libre, la demande, le transfert et le symptôme à leur valeur de balise de l'entrée en analyse où peut s'annoncer... le début de la fin.

31.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, op. cit.

32.  S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2014, p. 92.

JOURNÉE DES CARTELS 2026

Marie-Thérèse Gournel
Nicole Rousseaux-Larralde
Anne Meunier

Effet cartel *

Un premier pas qui fait trace

Le souvenir du premier cartel est resté, pour moi, marquant. Toute jeune, et faisant mes premiers pas dans la lecture à plusieurs d'un séminaire de Lacan, celui de *L'Identification*, j'osai partager mon expérience clinique à propos d'une dame âgée. Le plus-un me rétorqua alors : « Très intéressant, tu vas nous faire quelque chose là-dessus ! »

Tout d'abord saisie, puis gagnée par le doute, cependant me voilà hameçonnée : le fil est tenu, l'accroche faite. Elle donnera lieu à une première intervention lors d'un intercartel, en 1992 à Avranches. J'y interrogeai ce qui fit interprétation pour cette vieille dame : la fonction de la coupure signifiante et la trace.

Depuis, le cartel reste pour moi un lieu vivant de construction à plusieurs, où la clinique trouve toujours un écho et fait trace.

Marie-Thérèse Gournel ¹

Sésame

« Quiconque, mais c'est quelqu'un » : c'est ainsi que j'entends alors la réponse d'un collègue à ma question impromptue d'« inexpérimentée en cartel » : « Plus-un, c'est quoi ? »

*  En amont de la Journée des cartels, le 19 septembre 2026, sur le thème « Le cartel, organe de base de l'École ? ». Journée impulsée par la commission des cartels et animée par les pôles et inter-pôles.

1.  Membre de la Commission cartels 2025-2026. Cartel « Le cartel et les textes fondateurs » : Alain Harrault, Véronique Le Guen, Gwenaëlle Pauly, Benjamin Schmitz ; plus-un : Marie-Thérèse Gournel.

Plus tard, je lirai la phrase précise de Lacan : « La conjonction des quatre se fait autour d'un plus-un, qui, s'il est quelconque, doit être quelqu'un ². »

N'empêche que, même malentendue, cette réponse lapidaire fut suffisamment énigmatique pour que la néophyte que j'étais accepte sans autre préambule cette place de plus-un qui m'était proposée. Merci Alain/Alì pour ce précieux *sésame* !

Nicole Rousseaux-Larralde ³

Brindilles de savoir

Premier cartel : je n'ai quasiment rien lu et n'y comprends goutte alors que me voilà tirée au sort comme plus-un. De plus, les injonctions sont énigmatiques. Il faut « formaliser sa question », se soucier d'un « produit », « déclarer » le cartel, dans une des rubriques prévues, à l'École de la Cause freudienne. La curiosité aiguisée, je planche sur un chapitre à l'intitulé subitement simpliste : « Je viens de chez le charcutier » !

Premier écrit, avec le cartel suivant, toujours déclaré à l'ECF, sur la suggestion du plus-un, à propos des « Commandements de la parole ». Je m'exécute dans le style « khâgneuse appliquée ». Je suis alors dans ma jeunesse, analytiquement parlant.

Première intervention, dans le même cadre, non sans angoisse, lors d'une journée intercartels au musée d'art moderne de Saint-Étienne : là où certains exposent une œuvre, j'ose m'exposer.

Durant ces années, peu de séminaires de Lacan étant publiés, j'annonce sur des versions sauvages, mal tapées, à la ponctuation suspecte, aux pages manquantes ou mal numérotées : défrichage et déchiffrage soutenus tous les quinze jours.

Une vraie première fonction de plus-un, engagement renouvelé, désir conforté par une liberté retrouvée de penser, c'est un premier cartel déclaré à l'école des Forums, la toute nouvelle EPFCL, avec la lecture de *L'Acte psychanalytique*. Un collègue lyonnais n'hésite pas alors à faire 200 kilomètres dans la soirée. Le cartel déplace dans tous les sens du terme.

Avant 1998, pour des soirées « Connexion », un cartel « Psychanalyse et création », avec un plasticien. Il sera suivi de bien d'autres dans le Champ

2.  J. Lacan, « D'écolage », dans *Aux confins du Séminaire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Navarin éditeur, coll. « La Divina », 2021, p. 55-57.

3.  Cartel « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants » : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Élisabeth Tezenas, Patricia Vassaux ; plus-un : Nicole Rousseaux-Larralde.

lacanien, avec des enseignantes, des éducateurs, des metteurs en scène : occasion d'affiner la réflexion avec des praticiens d'autres disciplines.

Pourtant, jusqu'à ce jour, en tout temps et en tout lieu, que de balbutiements partagés avec des nouveaux ou plus anciens ! Laborieuses paraphrases ; citations à tire-larigot ; références à d'obscurs commentateurs qui embrouillent davantage ; associations qui relèvent du divan ; brassage de concepts sans souci des époques de l'enseignement de Lacan ; charabia de majuscules, la Chose, l'Autre, ou de minuscules, l'irreprésentable objet *a*. Passée par toutes ces modalités, je persiste à privilégier ce questionnement à plusieurs, en toute ignorance chaque fois des brindilles de savoir à glaner et à partager dans notre champ ou à tout vent.

Si ces lignes ne méritent pas la féroce annotation de ma professeur de philosophie, spécialiste de Socrate, « salmigondis de lectures mal assimilées », j'aurai au moins expérimenté, par la grâce du cartel, que tenter de penser la psychanalyse n'est pas disserter...

Anne Meunier ⁴

4.  Cartel « L'aventure psychanalytique et sa logique » : Brigitte Bovagnet, Malone Cuchet, Genviève Gancet, Hélène Mathery ; plus-un : Anne Meunier.

MARGINALIA

Marie-José Latour

« Le monde entier est un théâtre »

Peut-être l'analyse nous introduira-t-elle à considérer le monde comme ce qu'il est – imaginaire. Cela ne peut se faire qu'à réduire la fonction dite de représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps.

J. Lacan

Ne nous y trompons pas. La devise que Shakespeare avait choisie pour orner le fronton du Globe Theater, sur la rive sud de la Tamise, n'était pas du chiqué, et elle reste, à ce jour, aussi radicale que pertinente.

Que nos républiques ne soient plus des royaumes ne les exempte d'aucune pourriture.

Que nos présidents soient leurs propres bouffons n'est pas de la meilleure veine, sauf lorsque quelque humoriste parvient à s'en mêler.

Que tout le monde joue, et que certains le fassent si mal et dans des rôles si honteux, nous conduit à rêver de voir ceux-là sifflés après leur mort jusque dans leurs tombes.

Durant plus de trois cents ans et jusqu'à ce jour, ne s'est pas démentie la pertinence de William Shakespeare à « monstrier » le teint maladif du pouvoir ainsi qu'à faire vivre cette petite clarté sans laquelle aucune fiction ne vaut. Pour y parvenir, il a bien fallu qu'il soit quelqu'un, tout le monde et personne.

Ces derniers mois sont exemplaires de l'immarcescibilité de cet éternel contemporain. Que le répertoire qui nous échoit soit immuable ne nous rend pas quittes de notre interprétation. En témoignent une nouvelle traduction de *Hamlet* ¹, nombre de performances ², autant de

1. [↑](#) W. Shakespeare, *La Tragédie d'Hamlet, Prince du Danemark*, traduction de Frédéric Boyer, Paris, Gallimard, 2025.

2. [↑](#) Je pense notamment à *Figure.s*, dont le texte, écrit autour des quatre figures shakespeariennes, Richard III, Lear, Macbeth et Hamlet, par Filip Forgeau à la demande de la Compagnie Création Ephémère, est remarquablement interprété par Théo Kermel, Vincent Perez et Victor Pol.

prises en scène ³, dont certaines alimentent la critique et les débats ⁴, mais encore un film ⁵, et surtout une formidable « antibiographie ⁶ ».

Aller chercher dans une œuvre quoi que ce soit qui puisse nous renseigner sur l'auteur, ne dit rien de la portée de l'œuvre comme telle. Pas davantage d'ailleurs de l'homme qui l'a écrite. Nulle donnée biographique, aussi pathétique soit-elle, ne saurait, à elle seule, rendre compte du savoir-faire qu'il a fallu pour saisir et cerner ce qui est en jeu pour chaque être parlant quant à l'impossible traitement du réel par la représentation.

Mettre en série ces tentatives, par ailleurs inégales à nous rendre cela sensible, n'a certainement de pertinence que pour la réclame qu'elles font au dramaturge. Comptons qu'elles suscitent autant de nouveaux lecteurs que de nombreuses lectures renouvelées.

Cette curiosité salubre est plus que jamais requise pour contribuer à soutenir un espace où penser ce qui ne monte pas sur la scène et qui reste aussi nécessaire qu'impossible. Au moment du séminaire qu'il consacre à Joyce, Lacan a pu écrire cela : « eaubscène », rappelant par cette dysorthographe calculée comment l'obscénité est la signature de chaque œuvre d'art, incluant son échec à donner figure à l'irreprésentable.

Depuis ses débuts, la psychanalyse partage la scène avec le théâtre. Freud n'a pas hésité à en appeler aux plus grands dramaturges depuis Eschyle pour tenter de rendre raison de l'effet sur le corps d'une pratique qui ne procède que par représentations.

Le réel n'est
pas le monde.
Il n'y a aucun
espoir
d'atteindre
le réel par la
représentation.

J. Lacan

3. ↑ Dans *l'Officiel des spectacles*, on peut en recenser une vingtaine dans la seule région parisienne.

4. ↑ *Hamlet d'après Shakespeare*, mis en scène par Ivo Van Hove à l'Odéon-Théâtre de l'Europe avec la troupe de la Comédie française, du 21 janvier au 14 mars 2026, a suscité l'ire de certains, l'enthousiasme d'autres.

5. ↑ *Hamnet*, réalisé par Chloé Zhao, avec Jessie Buckley et Paul Mescal, Amblin Entertainment, Hera Pictures, Neal Street Productions, Book of Shadows, 2026.

6. ↑ P. Forest, *Shakespeare, Quelqu'un, tout le monde et personne*, Paris, Flammarion, 2025.

[Hamlet] est un personnage qui est composé de quelque chose qui est la place vide où situer notre ignorance [...] là où peuvent se projeter tous les problèmes que pose le rapport du sujet au désir.

J. Lacan

Dans cette série, « l'incomparable Shakespeare » occupe cependant une place d'exception. N'est-il pas par excellence celui qui revient ?

Sur les 38 pièces qu'il a écrites, Freud en cite 24 et en connaît par cœur des passages en entier. Lacan, au long de son enseignement, loue ce « joyau de l'histoire et du drame humains », et consacre à *Hamlet* plusieurs leçons de son séminaire.

Relisant aujourd'hui ces leçons et notamment celle du 19 mars 1959, comment ne pas être frappé par le soin que Lacan a mis pour dégager la structure de ce qui nous touche dans cette pièce et de ce qui nous concerne quant à la responsabilité théorique du psychanalyste ? Au contraire de toute psychanalyse appliquée, Lacan salue le haut degré de perfection où Shakespeare est parvenu à pousser la composition de ces plans superposés, jusqu'à cette place vide où bat le cœur de toute œuvre d'art.

On peut l'apprendre également d'une psychanalyse. Dès lors qu'on raconte une vie, on en fait une fable. Comme Freud, Joyce, Madden, Al Pacino, Forest, O'Farrell, Branagh ou Zhao, tout le monde ignore la vérité sur Shakespeare et l'imagine à sa guise ⁷.

Il n'y a pas un seul de ses livres où Philippe Forest n'évoque Shakespeare. L'« antibiographie » qu'il lui consacre, il l'écrit précisément à partir de ce fait majeur et établi : « On ignore à peu près tout de la vie de Shakespeare. » Déjà, dans *Le Roman infanticide* ⁸, l'écrivain constatait qu'« on ne sait jamais très bien quoi faire de la biographie d'un écrivain ». Systématisant la méthode, à partir, non de ce que l'on sait, mais bien de cette magnifique « somme de ce que l'on ne sait pas, que l'on imagine et qui est énorme », Forest esquisse un fabuleux portrait du « secoueur de scènes ».

Certainement une légende de plus, mais qui fait valoir comment une histoire pleine de bruit et de fureur se

7. ↑ P. Forest, « "Là où l'amour toujours saigne". Sur *Hamnet* de Chloé Zhao et Maggie O'Farrell », dans *AOC*, 26 janvier 2026.

8. ↑ P. Forest, *Le Roman infanticide : Dostoïevski, Faulkner, Camus. Allaphbed 5*, Nantes, Cécile Defaut, 2010.

J'ose croire
que leur
silence [aux
analystes]
n'est pas
seulement fait
d'une mau-
vaise habitude
mais d'une
suffisante
appréhension
de la portée
d'un dire
silencieux.

J. Lacan

raconte et que c'est toujours la même. La folie, le pouvoir, l'amour. La drôlerie, la brutalité, la douleur. La vie, le sexe, la mort. Des mots, des mots, des mots. Entre, le silence qui en renouvelle le mystère.

Plutôt qu'une lénifiante conclusion, si peu compatible avec notre condition qu'on peut s'étonner de la voir si souvent convoquée, murmurons, une fois de plus, les derniers mots qu'Hamlet confie à Horatio :

Dis-le-lui. Explique-lui comment et par quels événements tout cela s'est produit... et le reste est silence.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

☐ Je m'abonne à la version papier : 108 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

☐ Pour les numéros de l'année en cours : 12 € (frais de port compris).

☐ Du n° 4 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

☐ Prix spécial pour 5 numéros antérieurs à ceux de l'année en cours : 30 €

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 4,35 € – 2 ou 3 exemplaires : 6,51 € – 4 ou 5 exemplaires : 8,27 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net